

Hélène SWARTH



Octobre en Fleur



AMSTERDAM — P. N. VAN KAMPEN & ZOON



MLP 20 356



HÉLÈNE SWARTH

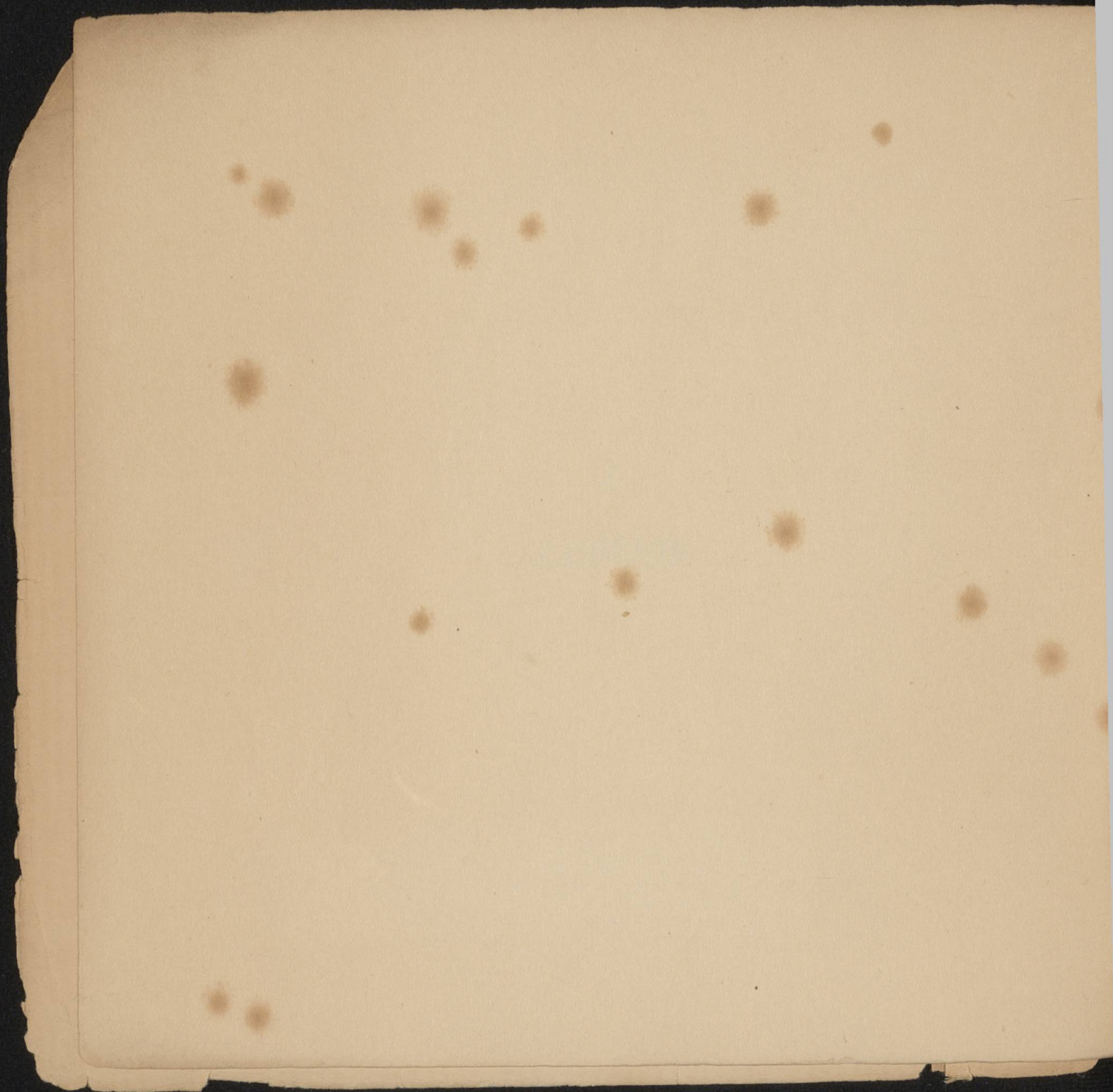
—

OCTOBRE EN FLEUR



I.

REGRETS.



I.

ENFANT SAGE.

Mon cœur est un trop sage enfant,
Pour une image il est content.

L'enfant rêveur prend son pastel
Et peint d'abord le bleu du ciel.

Il prend du vert pour les forêts
Et croit sentir l'arôme frais.

Il prend du rose pour les fleurs,
La plus joyeuse des couleurs.

Et pendant qu'il s'amuse ainsi,
Il ne sait pas qu'il est trahi.

Il ne sait pas que les voleurs
Entrent tandis qu'il peint des fleurs.

Il n'entend pas crier : " Au feu ! "
Il peint des Anges dans le bleu.

II.

FLEURS ET FRUITS.

Il m'apporta des fleurs des prés,
Mais je voulais des fruits pourprés.

Il dit : — " Mais n'aimes-tu pas mieux
Ces fleurs d'azur comme mes yeux ?

Ces fleurs aux pétales soyeux,
Plus blondes que mes blonds cheveux ?

Ces fleurs d'un blanc si puéril,
Comme un nuage au ciel d'Avril ? "

— " Donne tes fleurs, mon doux vainqueur,
Je veux les tremper dans mon cœur,

Comme dans l'eau d'un vase pur,
Tes fleurs de miel, tes fleurs d'azur.

Mais j'ai soif des beaux fruits pourprés
Que mon doux rêve m'a montrés.

Va les cueillir dans le verger,
Que j'y morde, pour partager. "

— " Enfant, tu comprendras, un jour,
Que j'ai refusé par amour.

Trop amers sont les fruits maudits,
Les fruits pourprés du Paradis. "

Il s'en alla, mon blond vainqueur.
J'ai gardé ses fleurs dans mon cœur.



Aurolé de cheveux noirs,
L'Autre apparut dans l'or des soirs.

— " J'ai pour ta soif des fruits tentants. "

— " Donne ! j'attends depuis longtemps. "

— " Ils sont pleins de joie et de miel,
Je les ai cueillis près du ciel. "

J'ai mordu dans les fruits trop beaux....
Ils avaient le goût des tombeaux.

III.

ENFANT PERDU.

Mon cœur est un enfant perdu
Dans la forêt de Souvenance.
Il a crié dans le silence...
Aucune voix n'a répondu.

O la chaumière où brille un feu !
Il entre dans un coupe-gorge.
Mon cœur est l'enfant qu'on égorge,
Pour avoir suivi l'Oiseau bleu.



IV.

L'AGNEAU.

Mon cœur est un agneau pascal
Qui n'a jamais compris le mal,
Docile et doux, trop simple agneau
Qui voit aiguïser le couteau,
Jouant et bondissant autour
De qui le mène — aux prés d'amour ?
De qui le mène vers la mort
Et rit — et le caresse encor.
Mon cœur est le naïf agneau,
Léchant les mains de son bourreau.



V.

TES YEUX.

Je crois que je verrai toujours
Tes yeux de flamme et de velours,
Tes yeux de rêve et de langueurs,
Tes yeux cruels, tes yeux moqueurs,
Tes yeux pervers, tes yeux subtils,
Voilés par l'ombre de tes cils,
Tes yeux d'enfant, tes yeux d'amant,
Tes yeux où l'âme pleure et ment,
Tes yeux plus doux que le doux miel,
Tes yeux qui promettaient le ciel,
Tes yeux plus amers que le fiel,
Qui m'empoisonnent terre et ciel,
Tes yeux profonds comme la mer,
Où j'ai noyé mon cœur amer.
Je crois que je verrai toujours
Tes yeux de flamme et de velours,

VI.

LES RAMIERS.

Les doux ramiers, dans les rameaux,
Roucoulaient d'ineffables mots.
N'était-ce pas — j'en ai frémi —
Le nom dont me nommait l'ami ?
Doux nom voluptueux et lourd
De la tristesse de l'amour.
J'ai levé mon visage en feu
Vers les ramiers, dans le ciel bleu.
Oh ! s'il pouvait bondir encor,
Mon cœur lourd comme un enfant mort !
Sur mes mains jointes pour prier
Tomba la plume d'un ramier,
Grise et légère à voltiger
Comme la cendre du foyer,
La cendre froide, au clair matin,
De mon foyer d'amour éteint.

VII.

IL EST VENU....

Il est venu vêtu de deuil,
Avec des roses pour mon seuil.

Il est venu vêtu de noir,
Avec les roses de l'espoir.

Il était pâle et sa beauté
Était d'un ange révolté.

Il est venu comme un vainqueur,
Il a mis la main sur mon cœur.

Il portait la coupe et l'anneau.
Mon cœur tremblait comme un rameau,

Comme un rameau de lilas blanc,
Sous son regard doux et tremblant.

Sur mon front brûlé par l'été
Il a versé l'eau du Léthé.

Il a mis à mon doigt l'anneau,
Je l'ai suivi comme un agneau.
Et j'ai cru, rayonnant de jour,
Qu'il était l'Ange de l'Amour.



L'autre soir, il est revenu,
A mis la main sur mon cœur nu.
J'ai vu ses yeux troublants de près.
Le vent pleurait dans les cyprès,
Mais mon cœur sanglotait plus fort. —
J'ai reconnu l'Ange de Mort.



VIII.

AUTREFOIS.

Nous étions autrefois, quand tu m'aimais encore,
Deux enfants ingénus qui se donnaient la main,
Ravis de la rosée, éblouis de l'aurore,
Écoutant les oiseaux, tout le long du chemin.

Sous bois et dans les blés que l'été joyeux dore,
Nous allions, sûrs de nous et sûrs du lendemain.
Tu disais : — " Je vous aime ! " et moi : — " Je vous adore ! "
Nous nous baisions la bouche, en cueillant du jasmin.

— " L'automne ", disais-tu, " détruira le feuillage,
En tonnant de colère en un suprême orage,
Mais nous aurons l'abri de notre cher foyer. "

Et dans le cher foyer dont j'attisais la flamme
Sont tombés tant de pleurs dont tu comblais mon âme
Que j'ai vu dans les pleurs la flamme se noyer.

IX.

FOYER SACRÉ.

Oh ! le feu du foyer sacré
Que je veillais, pure Vestale,
 Tu l'as renversé.
Et, piétinant la flamme pâle,
Aux clartés froides du matin,
 Tu l'as éteint.

Tu fis une vile et banale
Aventure de nos amours.
Moi qui nous croyais unis pour toujours,
J'en ai rougi pour toi, je cache,
De honte, mon front dans les mains :
J'y sens l'indélébile tache
De cendre et de charbons éteints.



X.

LES TILLEULS SONT EN FLEUR.

Les tilleuls sont en fleur — doux arbres de ballade,
Embaument de parfums mon cœur triste et malade !

Votre haleine était douce à mon sommeil fiévreux
De vierge qui dormait, des pleurs d'amour aux yeux.

Vos longs rameaux touffus où murmurait la brise
Entraient dans ma cellule où je rêvais, surprise

De votre âme exhalée en la suave odeur,
Mêlée à la nuit bleue et coulant dans mon cœur.

Et souvent je veillais, palpitante et rebelle
D'être seule en la nuit amoureuse et trop belle.

A ma fenêtre alors j'attendais le matin
Et j'écoutais chanter le carillon lointain.

Mais j'attendais l'amour, désireuse et peureuse
De quitter à jamais votre haleine berceuse.

Je n'étais pas heureuse et j'attendis longtemps,
Et quand parut l'aimé, je n'avais plus vingt ans.

Mais au premier regard plein d'ivresse ingénue,
Son cœur cria : — " C'est elle ! " Il m'avait reconnue.

Je l'avais reconnu, mon cœur chantait : — " C'est lui ! "
Et les tilleuls étaient en fleur, comme aujourd'hui.



XI.

EN JUILLET.

C'était en plein Juillet, le mois de la moisson.
Un rayon de soleil, comme un pavot qui bouge,
Remuait doucement sur un lourd rideau rouge,
Mais je reposais triste en mon ombreux salon.

L'arôme des lys blancs ennoblissait la chambre,
Les grands lys de la Vierge, ô les plus beaux des lys,
Candides, fiers et purs, ô les lys de jadis !
Mais mon cœur frissonnait de froid, comme en Novembre.

La plage était morose et grise était la mer,
Dont j'avais respiré la fraîche odeur saline.
Mon cœur, seul et frileux, tremblait dans ma poitrine.
Le dégoût du passé rendait mon cœur amer.

O la vague d'amour où noyer mon angoisse !
Le passé m'a trompée en celui que j'aimais.
Il ne viendra jamais, celui qui, à jamais
Prendra mon cœur comme une fleur, sans qu'il le froisse.

Et gravement sonna l'heure de mon destin.
Il entra dans la chambre, il était sombre et pâle.
Il caressa mon cœur de sa voix chaude et mâle,
Il prit toute ma vie en me prenant la main.

O le parfum des lys, pour que mieux je revoie
Ce jour déjà lointain que je croyais béni,
Puisqu'il a tout brisé, mon amour et mon nid
Et que le souvenir est ma suprême joie.

O lys nobles et blancs comme le jeune espoir !
Enivrez ma raison de votre chère haleine,
Pour que je rêve encor d'une espérance vaine.
Que ferais-tu, mon cœur, s'il revenait, un soir ?



XII.

SOIR DE LUNE.

Un soir de lune et d'autrefois,
Un soir lourd d'amour, dans les bois....

Comme une femme qui se pâme,
Une colombe roucoulait.
Je voulais te donner mon âme.
Suave et blanc comme du lait,
Le doux ciel amoureux coulait
Dans les frondaisons déjà noires.
Le vent faisait trembler des moires
Sur la fontaine, au fond du bois.
Nous étions pâles et sans voix.
— Tu ne sais plus, je me rappelle —
Ma bouche n'était plus rebelle
Et nos baisers longs et profonds
Nous faisaient chanceler d'ivresse.
Nos yeux d'extase et de caresse

Disaient comme la chair se fond,
Pour laisser l'âme unie à l'âme.
La brise gémissait d'amour comme une femme.

O toi qui ne te souviens plus
De nos longs baisers éperdus,
Tu ne sais plus que le vieux chêne,
Abritant mon cœur tout noyé
D'espoir en l'union prochaine,
Ce même été, fut foudroyé.



XIII.

ENFANT MALADE.

Je voudrais être encor ta pâle enfant malade
Qui te baisait les mains quand tu la dorlotais,
Implorant ton pardon d'être faible et maussade,
Quand tu n'étais pas là caressant tes portraits.

Je me sentais mourir aux heures de l'absence,
Sur mon livre et mes fleurs pleuvaient mes pleurs furtifs,
Mais je berçais mon cœur à la tendre cadence
Des chants du souvenir et des espoirs naifs.

Je t'aimais de m'aimer, j'étais une humble épouse,
Ton pas faisait bondir mon cœur, briller mes yeux.
Et, plein d'un vague émoi, tu plaignais la jalouse
Et tu me bénissais, la main sur mes cheveux.



XIV.

CONTE BLEU.

Parfois, pour apaiser mon cœur brûlé de fièvres,
Tu me contais un conte au charme puénil.
Et, bercée en tes bras et mon front sous tes lèvres,
Je savourais ta voix comme un doux chant d'Avril.

Le soir du lendemain, câline, à la même heure,
Je t'implorais : — " Oh ! dis la fin du conte bleu !
Prends-moi bien dans tes bras, j'ai peur et le vent pleure,
Sens, mon cœur bat trop fort, mon haleine est en feu ! "

Mais toi, pour m'endormir recommençant le conte,
Tu berçais ton enfant qui souriait au jeu.
Et je n'ai jamais su, je sais qu'en fin de compte
Je ne saurai jamais la fin du conte bleu.



XV.

LE JARDIN.

Le maigre merisier, le maronnier malade,
Dans l'humide jardin où tout s'étiolait,
Où miaulaient d'amour les doux chats en balade,
M'empêchent d'admirer la salubre forêt.

Lentement chuchotaient les peupliers flexibles,
Balancés par le vent qui soufflait de la mer,
Des mots mystérieux, des mots de sphinx terribles.
Et les buis embaumaient d'un parfum doux-amer.

En Mai, le merisier malingre, aux fleurs moroses,
Exhalait un arôme étrange et presque humain.
En Juin, l'ingrat parterre, où se mouraient les roses,
Avait de pâles fleurs, s'effeuillant dans la main.

Les œillets y mêlaient leur fine odeur poivrée,
Du soleil avivait le gazon de velours.
J'allais à pas menus, de mon rêve occupée,
De mon rêve déçu, de mes regrets trop lourds.

XVI.

ANGE GARDIEN.

O toi que j'appelais mon doux ange gardien,
Tu savais que l'amour m'était l'unique bien,

Dans la prison fétide une gerbe de lys,
Dans le désert torride une verte oasis,

Et l'agneau de la Bible, oh ! mon unique agneau
Qui dormait sur mon cœur, roulé dans mon manteau,

Qui buvait dans ma coupe et mangeait dans ma main
Et que je caressais, tout le long du chemin.

Et tu le savais bien que tu me ferais mal
En me brisant mes lys, de ton geste brutal.

Et qu'il ne fallait pas, ô mon ange gardien !
M'enlever mon agneau, que ce n'était pas bien,

Qu'en fermant l'oasis où l'eau court dans les fleurs,
Tu ne me laisserais m'abreuver que de pleurs.

XVII.

CRÉPUSCULE.

— " C'est à peine si je te vois
Et combien lointaine est ta voix !

La chambre semble un gouffre noir
Où va s'engloutir mon espoir.

Dans les rideaux, dans les tapis
Des brouillards gris semblent tapis,

Sournois et lourds, gris de souris...
Ils s'en iront si tu souris.

J'ai des frissons dans les cheveux,
J'ai peur, je ne vois plus tes yeux.

Mon doux ami, je meurs d'effroi,
Tends-moi la main, rassure-moi !

Prends ton enfant sur tes genoux,
Dis-moi des mots calmants et doux.

Je tremble encor sous ton baiser,
Mais sens, mon cœur va s'apaiser. "

O crépuscule d'autrefois !
Brouillards d'automne gris et froids !

Vous venez me transir encor,
Mais celui que j'aimais est mort.

Le brouillard monte, gris et froid,
J'en subis seule tout l'effroi.

Je cherche en vain pour m'apaiser
Ta voix charmeuse et ton baiser.

Plus jamais tu ne m'ouvriras
Le doux refuge de tes bras.



XVIII.
FLEURS.

Il m'apporta son cœur et son rire et des fleurs.
Il me baisa les yeux meurtris par trop de pleurs.
Mais il reprit son cœur — le baume des baisers
Ne guérit plus mes yeux, pleurant inapaisés.
Morne, les yeux ailleurs, le doux sourire éteint,
Il m'apporta des fleurs, comme au premier matin,
Fraîches et frêles fleurs, comme à l'aube d'antan,
Lilas de tendre émoi, roses d'amour ardent.
Je n'aimais pas ces fleurs que tu donnais au lieu
De tes baisers, l'Amour était encor mon dieu.
Et je priais mon dieu, mains jointes, à genoux :
— " Rends-moi son clair sourire et ses longs baisers doux ! "Mais dédaigneux, l'Amour n'exauçait pas mon vœu.
Je ne veux plus jamais l'adorer comme un dieu.
Des fleurs, toujours des fleurs — jusqu'au moment fatal.
Je n'aime plus les fleurs, elles m'ont fait trop mal.

XIX.

SI JE T'AVAIS FERMÉ LES YEUX...

Si je t'avais fermé les yeux,
Je te rejoindrais dans les cieux.

Et par surprise, tout-à-coup,
Je nouerais mes bras à ton cou.

Je mettrais mes doigts sur tes yeux,
Disant : — " Devine si tu peux ! "

Et, joyeux, tu dirais : — " C'est toi
Qui ne peux pas vivre sans moi ! "

— " O cher ! la brise dans les blés
Et les grands arbres balancés,

Le soleil d'or, la pluie en pleurs,
L'odeur des feuilles et des fleurs,

Les champs d'avoine et de sainfoin,
La colline où l'on voit de loin,

La rose aurore aux mille voix
Et la fontaine aux fond des bois,

La lande aux lointains violets,
La terre et tout ce que j'aimais,

Tout me lassait, j'ai tout quitté
Pour l'amour dans l'Eternité. "



XX.

RAISIN NOIR.

Tu sais pourquoi le raisin noir
M'est un symbole de l'espoir.

Le fruit de la Terre Promise
Que dans la plaine aride et grise
Et monotone de mes jours,
Tu m'apportas, pâle d'extase,
Pour savourer, au même vase,
Le vin divin de nos amours.
Le fruit de ferveur et d'ivresse,
Au doux poète qui le presse
Donnant le rêve et la beauté,
Le fruit vital, le fruit de joie,
Au suc où la douleur se noie,
Le miel des forts, le fruit sacré.

Tu sais pourquoi le raisin noir
Ne me fait plus trembler d'espoir.

XXI.

EVOCATION.

Donne-moi des œillets, des raisins et des roses,
Raisins aux grains gonflés, d'un violet de prune,
Œillets pourprés, roses d'amour, lèvres écloses
Et donne encor des tubéreuses blanc-de-lune.

Mes doigts caresseront les grains bleus de la grappe
Et la voluptueuse odeur des tubéreuses
Mêlera son haleine au parfum qui s'échappe
Des œillets flamboyants, des roses amoureuses.

Et rien qu'avec ces fleurs et ces fruits, comme un mage,
Pour le détruire enfin, je le ferai revivre,
Le doux passé lointain dont la troublante image
M'obsède et dont Dieu veut que mon cœur se délivre.



XXII.

DIMANCHE.

Sous le portique enguirlandé d'aristoloches,
J'écoute les appels dominicaux des cloches.

Les feuillages touffus, dans le bois, presque noir,
Ont perdu leur vert clair, couleur de jeune espoir.

Drus et durs, découpés sur l'azur pur qui brille,
Ils n'ont plus leur gracile élan de jeunes filles.

Les blés sont déjà blonds et nul souffle ne court
Dans les bois, las du ciel trop bleu, de l'air trop lourd.

Les lilas sont fanés et les blanches ombelles
Eclosent aux sureaux, ainsi que des ombrelles.

Un merle siffle un air très simple, un loriot
Module, monotone, un chant fait d'un seul mot.

Une enfant blonde passe, en robe rose et blanche.
Nous aurons un orage à la fin du dimanche.

Le parfum des sureaux, sous le ciel étouffant,
Me rappelle l'enfance, au jardin du couvent.

Un sureau fleurait doux, arbre ombreux et robuste,
Me troublait, m'enivrait de son odeur vénuste.

Je lui tendais les bras, j'appuyais à son tronc
Le rêve de bonheur palpitant sous mon front.

Oh ! l'odeur des sureaux ne veut pas que j'oublie
Celui qui me vola, pour la briser, ma vie.

O les sureaux en fleur ! ô mon cœur vide et lourd,
Si lourd de désespoir et si vide d'amour !

Oh ! dis — sur le gravier quel pas joyeux s'approche ?
J'écoute — Les oiseaux se sont tus et les cloches.

Si c'était lui ? Je l'ai rêvé.... mais non, jamais
Mes yeux ne reverront celui que tant j'aimais.

Ce pas... il est passé. Mon rêve me bafoue.
Oh ! des pleurs pour laver ses baisers de ma joue !



XXIII.

LA VÉRANDA.

Je ne sais trop si j'aime ou non la véranda,
D'où je vois, blonds et verts, les blés et les bois proches,
Coquette, ornée élégamment d'aristoloches,
Et qui me fait rêver aux décors d'opéra

Et me rappelle aussi mon cher petit théâtre
D'enfant, en carton peint, avec son bois profond.
Le feuillage automnal sur la toile de fond
Me faisait frissonner de frayeur, près de l'âtre.

Une tristesse amère et très-douce à la fois
Faisait couler de longs frissons dans mon corps frêle.
Et mon cœur sanglotait comme une tourterelle :
— " Les lauriers sont coupés, nous n'irons plus au bois. "

Mais si lui qui ne m'aime plus m'aimait encore
Et me prenait la main comme aux jours d'autrefois,
J'aimerais le blond clair des blés, le vert des bois,
Le bleu du ciel, le cri joyeux du coq sonore.

Car ces beaux bois touffus, jadis le frais décor
De notre cher amour, n'apaisent plus mon âme.
Le beau décor m'énerve alentour de mon drame.
Lui qui ne m'aime plus, oh ! s'il m'aimait encor !



XXIV.

TRISTESSE.

Le ruisseau frais, coulant dans l'herbe et le myrtil,
M'a dit : — " Celui qui prit ton cœur où donc est-il ? "

— " Où donc ", m'a dit la brise odorant le sainfoin,
" Où donc est-il, l'ami dont ton cœur a besoin ? "

Le soleil exaltant les ombres, vers le soir,
M'a dit : — " Et pourquoi seule ? et n'as-tu plus d'espoir ? "

J'ai dit au ruisseau frais : — " Je suis seule à jamais,
Une autre a pris le cœur de celui que j'aimais. "

Et j'ai dit à la brise odorant le blé vert :
— " Celui qui prit mon cœur l'a jeté dans la mer. "

Et j'ai dit au soleil mourant dans l'or du soir :
— " O soleil ! la nuit tombe et je n'ai plus d'espoir. "



XXV.

TON ÂME.

Malgré ton cœur moqueur, déloyal et cruel
Qui fit de notre amour un douloureux duel,
Il m'a semblé parfois qu'en un geste de femme
Ton âme blanche encor malgré tout, ta chère âme
Que j'aimais malgré tout me tendait son amour,
Comme la Vierge tend l'Enfant-Sauveur, l'Amour
Suprême au doux croyant qui joint les mains de joie.
Que la brume d'extase en pleurs se fonde et noie
La vision divine, il doutera demain. —
Mais moi, je vois encor le sourire divin.



XXVI.

L'ESCLAVE.

Mon âme est la tremblante esclave
Qui, prosternée, embaume et lave
D'extase et de douleur suave
Les pieds d'argile de son dieu,
Enguirlandant de passiflores
Et de roses multicolores
Les pieds d'argile de son dieu.

Prêtresse aux bras ardents et pâles,
Aux sanglots longs comme des râles,
Qui fait tournoyer en spirales
L'encens comme un nuage bleu,
Pour que la foi qui s'exaspère,
Sans voir ce qui la désespère,
Adore encor son pauvre dieu.



XXVII.

SOIR D'HIVER.

Sur le tapis fané de velours bleu,
S'effeuillent lentement les lourds et blancs pétales

De roses pâles.

Je regarde fleurir les tulipes du feu
Et les roses mourir, si frêles dans leur vase
Et j'écoute les pas des passants,

Et j'attends

Depuis longtemps.

Et je sais bien pourtant que l'heure de l'extase
Ne sonnera plus jamais pour moi, plus jamais,

Que celui que j'aimais

Humblement, lâchement, comme une esclave tendre,
Je ne dois plus jamais l'attendre.

Et le regret mêle au mépris

Un doux-amer arrière-goût d'angoisse.

Mais je me raidis et souris

D'orgueil et dans mes doigts brûlants je froisse

Les pétales des fleurs qui sentent pur et frais,
Comme l'haleine des jardins et des forêts.

Protège-moi contre le souvenir,
Le souvenir troublant comme un vin lourd d'ivresse,
Rose effeuillée, oh ! rafraîchis de ta caresse
Ma paume en feu ! Je n'ai plus d'avenir,
Je n'ai que le passé.

Et je ne sai
Si je veux oublier, mais je le dois, te dis-je,
Mon cœur ! Oh ! ce vertige
Qui monte du passé !



XXVIII.

JE DEVRAIS TE HAÏR...

Je devrais te haïr. — Tu pris dans l'arsenal
De ton esprit cruel des poignards et des flèches
Et des venins subtils empoisonnant les pêches
Que ta rancœur m'offrait pour me faire du mal.

Je devrais te haïr, mais non pas pour la haine,
Pour l'amour simple et doux un dieu créa mon cœur.
Au-delà du bonheur tué par ta rancœur
Plane mon âme blanche, immortelle et sereine.

Je devrais te haïr, mais je veux oublier
Le martyre subi pour évoquer les heures
De notre amour lointain, car je sens que tu pleures,
Comme pour l'oiseau mort sanglote un écolier.

Il a pris et tué tout un nid de mésanges,
Féroce, ivre d'orgueil, comptant les oiseaux morts,
Mais tout-à-coup son cœur est crispé de remords.
Il pleure, car il sait qu'il fait pleurer les Anges.

XXIX.

MÉPRIS.

Si mon cœur pleure encor ne souris pas d'orgueil,
Car ce n'est pas toi que je pleure.
C'est de mon propre amour que je porte le deuil,
Car ton amour ne fut qu'un leurre.

Tu m'as prise et brisée, amer et violent,
Comme un jouet qu'un enfant casse.
Et j'ai souffert comme une esclave au cœur tremblant
Qui s'en va, dédaignée et lasse.

Et j'ai longtemps encore aimé le souvenir
De nos heures d'amour lointaines.
Car l'avenir muré m'y faisait revenir,
Comme à la fraîcheur des fontaines.

Mais de ces troubles eaux les sanglotants baisers
Se lèvent comme des fantômes
Et mes brûlants désirs, encore inapaisés,
Ne savent où cueillir les baumes.

O toi qui pris mon cœur pour le martyriser
Et pour le rejeter dans l'ombre,
Je dois te mépriser pour si bien maîtriser
La rancœur où mon amour sombre.

Oh ! si je pleure encor, les yeux clos dans la main
Et si plus rien ne me console,
Ni la brise du soir au baiser presque humain,
Ni l'oiseau qui chante et s'envole,

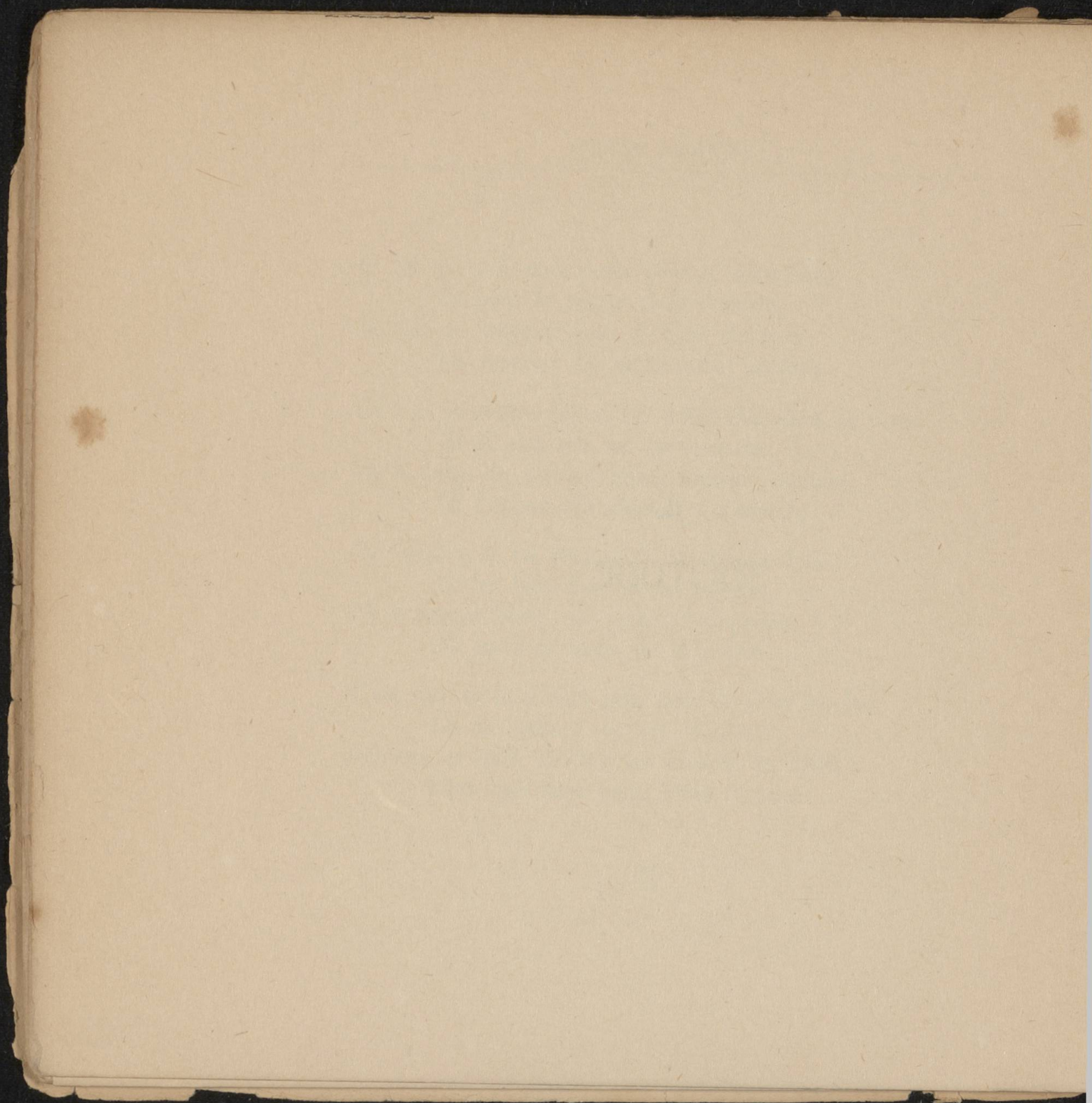
Ni l'ombre et les soupirs de la fraîche forêt,
Ni les blés d'or, ni la bruyère,
Ni le nuage blanc qui plane et disparaît,
Ni les flots bleus de la rivière,

C'est que tu m'as tout pris, pour le jeter au feu
De ta luxure : amour, jeunesse,
Bonheur et qu'il me faut un miracle de Dieu
Pour que mon cœur brûlé renaisse.



II.

SOLITUDE.



!

ÉTÉ.

Dans la bruyère et la broussaille
Tous mes pas sont des pas perdus.
Le doux amour, si loin que j'aïlle,
Mon cœur ne le retrouve plus.

Les roses boivent la rosée,
La pluie est fraîche aux frondaisons,
La tourterelle est épousée,
Les bois résonnent de chansons.

La fontaine où le faon s'abreuve,
Au fond des bois et loin du jour,
Si j'y plongeais mon cœur de veuve,
Pour éteindre ma soif d'amour ?



II.

DANS LA FORÊT.

Les amoureux s'en vont dans la forêt mouillée,
Sous la feuillée en pleurs, dans les sentiers étroits,
Extasiés d'amour et l'âme agenouillée,
Les amoureux s'en vont dans l'ombre des sous-bois.

Autour d'eux le printemps enjôleur est complice,
Les baisers de la brise odorant les tilleuls,
Le doux soleil couchant comme un rouge calice,
L'appel du rossignol, le bonheur d'être seuls.

Charmés et puérils, sentant l'âme qui touche
L'âme en la molle étreinte où se fondent leurs mains,
Comme un fruit rouge et mûr ils se prennent la bouche
Et boivent, les yeux clos, l'oubli des lendemains.

Enfants, lorsque se lève en moi comme une houle
Le regret de l'amour aux vœux inapaisés,
C'est que vous vous aimiez sur l'herbe que je foule,
Que j'aspire la brise odorant vos baisers.

L'arôme de l'amour flottant sur la fougère
Trouble mon cœur ému de son isolement.
Dans l'ombre des sous-bois où je vais seule et fière,
J'ouvre mes bras en vain vers l'idéal amant.



III.

AUBE.

Le ciel rosit d'émoi, le jour d'été va naître.
L'aube s'étire, pâle en sa robe de lin.
Le marronnier touffu murmure, à ma fenêtre
Et sur mes yeux brûlants passe le vent câlin.

Un long frisson d'éveil frémit parmi les branches,
Ondule dans les flots des avoines vert-paon,
Dans le sarrazin frêle aux graciles fleurs blanches,
Dans le seigle blond glauque et le jaune froment.

Un loriot s'éveille — un coucou — puis un merle —
Une mésange — et c'est un doux concert confus.
Sur la colline, au loin, flotte un voile gris-perle,
Comme on voit un sourire à travers un refus.

Et langoureusement la colombe roucoule
Son monotone appel vers l'amour adoré,
Tandis que d'un pas lent rêveusement je foule
Le gravier de la sente et l'herbe en fleur du pré.

IV.

NUIT D'AVRIL.

Voici la nuit d'Avril aux yeux de lune et d'ombre,
En robe de velours aux doux parfums troublants.
Comme d'un antre noir elle sort du bois sombre.
Voici la nuit d'Avril aux pas rêveurs et lents.

Et les bourgeons brillant de sève qu'elle touche
Eclosent en bouquets sous son effleurement.
Et son baiser rusé fait s'entr' ouvrir ma bouche
Pour aspirer l'amour dans la tiédeur du vent.

O belle nuit d'Avril, souriante et sournoise !
Pourquoi m'affoles-tu de ton baiser divin ?
Je n'étreins que le vide et tristement je croise
Sur mon cœur douloureux mes bras, tendus en vain.



V.

PRINTEMPS.

Le rossignol se tait, voici la fraîche pluie,
Comme des pieds légers trottinant sur les toits.
Voici le vent qui mêle aux odeurs de la suie
L'arôme des blés verts et l'haleine des bois.

Les parfums des lilas épanouis d'extase
M'effleurent dans mon lit, étroit comme un cercueil,
Mais les plumes de paon, en gerbe dans un vase,
Me défendent le rêve et m'enjoignent l'orgueil.

Effluves énervants de l'amoureuse terre,
Je ne laisserai pas troubler mon cœur par vous.
Croisant mes bras altiers sur mon cœur solitaire,
Je brave le printemps et les parfums trop doux.

Je scellerai d'un sceau ma bouche encore avide
Des longs baisers d'amour où tout l'être se fond
Et mes doigts caressants, n'étreignant que le vide,
Se joindront sur mon cœur douloureux et profond.

VI.

VERS LE SOIR.

Dans le ciel pâle et doux, gris-perle et rose un peu,
Comme un col soyeux de colombe,
S'évanouit et meurt lentement le jour bleu
Et le vent lui creuse une tombe.

La forêt de bouleaux à la brise du soir
Livre l'envers blanc de ses feuilles.
Sur les froments dorés plane un grand corbeau noir,
Pour que, mon cœur, tu te recueilles.

Et mon corps, las d'aimer et de souffrir en vain,
Aspire au doux repos suprême
Et mon âme au bonheur éternel et divin,
Dans le Paradis où l'on aime.



VII.

SOIR D'ÉTÉ.

Les parfums doux et lourds des sureaux et des roses
Alanguissent l'air moite, à l'ombre du noyer.
Dans le souffle odorant des corolles écloses
Je sens fondre ma force et mon cœur se noyer.

Sur le ciel blanc de lait la forêt semble noire.
Nulle brise n'émeut la lupine aux fleurs d'or,
Ondule dans les flots d'argent du seigle et moire,
Autour des cygnes lents, la fontaine qui dort.

Et j'étouffe en ce calme et j'aspire à l'orage
Que présagent les cris aigus des paons lointains,
Car en mon cœur amer que la douleur ravage
Se crispent les effrois des vides lendemains.

Et la torpeur de l'air et l'haleine des roses
Et des sureaux en fleur, sous le ciel tiède et lourd,
Exaspèrent mon cœur, dans la douceur des choses,
Et j'appelle à longs cris l'orage de l'amour.

VIII.

CRÉPUSCULE D'ÉTÉ.

La brume plane fantôme,
Estompant les contours des bois.
Les blés sont d'un argent plus pâle
Et les oiseaux n'ont plus de voix.

L'air moite et lourd rend l'âme veule,
Le cœur aspire au cœur aimé.
Et l'horreur d'être à jamais seule
Plane sur l'avenir fermé.



IX.

NUIT D'ÉTÉ.

Je veux livrer ma lèvre aux longs baisers des brises,
Je veux boire à longs traits l'arôme des forêts.
La lune baisera mes prunelles éprises,
La nuit me versera des breuvages secrets.

Je coucherai mon cœur trop brûlant sur la terre,
La terre maternelle où j'irai m'endormir.
Dans le sable encor chaud, la mousse et la bruyère,
Peut-être que mon cœur cessera de gémir.

Mais l'âme des forêts en vain baise mon âme,
L'âme de la bruyère en vain s'exhale en moi.
Seule en la nuit d'azur, je me sens faible et femme,
L'inexorable amour me fait trembler d'émoi.



X.

BAISERS PERDUS.

Oh ! les baisers tremblant sur les lèvres des vierges !
Oh ! les baisers brûlant sur les lèvres des veuves !
Ils se sont envolés dans les bois, sur les berges,
Ils flottent sur les flots, pleins de promesses neuves.

Ils éclosent en fleurs aux landes printanières,
Roucoulent dans les bois, aux voix des tourterelles,
Dansent en feux follets, au sol mou des tourbières,
Donnent aux fruits d'automne des saveurs nouvelles,

Et, sans savoir pourquoi, rêvent d'amour les vierges,
Aspirant les baisers dans les bois, dans la brise.
Et, sans savoir pourquoi, la veuve, au long des berges,
Aspire les regrets où tout le cœur se brise.



XI.

LES POMMIERS.

Les vieux pommiers tout ronds, dans le paisible enclos,
Leurs ombres à leurs pieds, en bêtes familières,
Enfonçant leurs vieux troncs dans l'herbe aux fleurs légères,
Enseignent à mon cœur la force et le repos.

Ils ne regrettent pas les neiges printanières
Des blanches floraisons adornant leurs rameaux,
Ils ne désirent pas leurs fruits joyeux et beaux,
Mûrissant lentement aux bonnes branches-mères.

Lorsque viendra l'automne au somptueux décor,
Les pommiers donneront leurs fruits de rose et d'or,
Sans rien garder pour eux, généreux et robustes.

Vers l'hiver, leur feuillage aimé prendra l'essor,
La bise gémira parmi les branches frustes.
Flagellés, résignés, ils attendront la mort.



XII.

PLAISIRS PERDUS.

Mes mains ne trouvent plus leur plaisir puéril
A cueillir, aux sous-bois, la frileuse anémone,
Pâle et violacée un peu et qui frissonne,
Frêle, à la fraîche brise, au clair soleil d'Avril,

A cueillir les pavots qu'avec les blés Dieu donne,
A récolter la fraise et le fruit du myrtil,
A faire des bouquets d'un arôme subtil
De feuillages pourprés, dans les forêts d'automne.

Mes yeux ne trouvent plus leur bonheur d'autrefois
A voir l'or des colzas, le blond d'un toit de chaume,
La pourpre des couchants, le vert bleuté des bois.

Mon cœur ne trouve plus, en errant sous le dôme
Des forêts, dans la brise une amoureuse voix
Et dans le bleu du ciel la caresse et le baume.



XIII.

ENFANT MALADE.

Mon cœur est un enfant malade,
Las d'avoir trop souffert tout seul,
Triste, écoeuré de l'odeur fade
De la tisane de tilleul.

Mon cœur est un enfant qui pleure,
Frissonnant de fièvre et d'ennui
Et soupirant, quand sonne l'heure :
— " Quand finira l'horrible nuit ? "

Mon cœur est un enfant qui rêve
De lys, de palmes, de ciel bleu,
Qui joint ses pâles mains et lève
Ses yeux mouillés vers le bon Dieu,

Vers Dieu qui promet au malade
Son Paradis plein de bonheur.

Mon cœur est un enfant malade,
Mon cœur est un enfant qui meurt.

XIV.

LES SUREAUX SONT EN FLEUR...

Les sureaux sont en fleur ; leurs parfums doux et lourds
Font mourir de langueur la brise de velours.

La brise de velours, en m'effleurant, par jeu,
Me caresse le front, baise ma bouche en feu.

Ma bouche en feu s'entr'ouvre, aspirant l'air divin,
Tout vibrant de soleil, enivrant comme un vin,

Enivrant comme un vin généreux et puissant
Qui fait chanter les flots de pourpre de mon sang.

La pourpre de mon sang rosit ma joue en feu.
Le chant de mon amour monte vers le ciel bleu.

Monte vers le ciel bleu, mon chant d'amour divin,
Monte vers le Dieu sourd que mon cœur prie en vain,

Que mon cœur prie en vain, qui n'entend pas mes vœux. —
Les sureaux sont en fleur dans les blonds chemins creux.

XV.

ANGES GARDIENS.

Les arbres, au printemps, aux bords des champs de blés,
Sont des anges gardiens vêtus de robes vertes,
Bénissant le froment, les ailes entr'ouvertes,
Tressaillant dans le vent, déjà presque envolés.

De leurs bras soulevés les retombantes manches
S'emperlent de rosée et traînent sur le sol.
Dans leur sein font leurs nids bouvreuil et rossignol,
La colombe roucoule aux couronnes des branches.

Ils ont pris leur élan pour s'envoler au ciel,
Un soir de lune blanche, où la brume était rose.
Mais le blé les implore : — " Oh ! restez, car je n'ose
Livrer sans vous ma vie au moissonneur cruel. "



XVI.

PHALÈNES.

La chambre est pleine de phalènes.
Ils entrent comme les haleines
Du tiède soir mourant d'amour,
Fuyant le gris du crépuscule,
Tout affolés par l'or qui brûle,
Ils volent, volent alentour.

Et c'est en vain que je les chasse.
Sur ma main qui retombe lasse
Neigent leurs corps de velours blanc.
Et leurs ailes qu'un mauvais ange
Marqua d'un signe noir étrange
Ont un parfum brûlé troublant.

Désir qui follement tournoies
Autour du prometteur de joies,
Donnant la mort, l'atroce amour,
Tu meurs, brûlé comme un phalène.
La chambre de mon cœur est pleine
De mes désirs brûlés d'amour.

XVII.

FLEURS D'AUTOMNE.

J'aime les fleurs mélancoliques de l'automne,
La sombre scabieuse au velours presque noir,
Le phlox blanc, au parfum de douleur monotone,
Le jaune tournesol, lourd comme un désespoir,

L'aster mauve à l'odeur sauvage et douce-amère,
Le souci d'or d'orange au parfum pénétrant,
Le dahlia de pourpre et la rose-trémière,
L'hydrangea morbide, aux pâleurs de mourant.

Et je mêle ces fleurs au feuillage écarlate,
Bronzé, cuivré, doré des bois qui vont mourir.
Mon cœur meurt de langueur, tout se fond, rien n'éclate —
Je plonge dans les fleurs mon cœur lourd de souffrir.



XVIII.

LE SERPENT.

J'ai réveillé dans mon cœur noir
Le serpent de mon désespoir.

Je l'avais nourri de colombes
Que j'avais prises sur mes tombes,

Les colombes de mes amours
Qui roucoulaient toujours : — " Toujours ! "

Palpitant de sinistre joie,
Il engouffra la douce proie.

Après, il s'enroula, gavé,
Dans mon cœur noir, de pleurs lavé.

Sommeil trop lourd, angoisse neuve...
J'ai dû crier pour qu'il s'émeuve.

Il a faim, mon serpent vainqueur :
Il va me dévorer le cœur.

XIX.

SOIR D'AOÛT.

Les champs sont de velours et la lune est de cuivre,
Dans les plaines de lait du ciel immense et doux.
La forêt parle en rêve et son odeur m'enivre,
J'écoute son murmure et je tombe à genoux.

Mais je n'espère plus la parole qui sauve
Et qui rappelle au ciel mon cœur, ce dieu tombé.
Je regarde crouler une javelle fauve,
En un geste d'horreur, comme la Niobé.

Les gerbes sont debout, en long rang monotone.
Une seule a fléchi comme un grand désespoir.
Je sens dans le vent triste un avant-goût d'automne
Qui se mêle en mon âme au mystère du soir.

Et l'automnal souci mêle une haleine amère
A la plaintive cantilène des forêts.
Comme un enfant peureux qu'abandonna sa mère,
Mon cœur pleure un bonheur qui lui semblait tout près.

Dans le ciel blanc la lune a des rougeurs de forge
Et les gerbes ont l'air de pèlerins lassés.
Je voudrais bien pleurer, l'angoisse étreint ma gorge,
Mon cœur est lourd des pleurs que je n'ai pas versés.



XX.

ARRIÈRE-SAISON.

Les papillons tremblants et blancs des fleurs des fèves,
Les gros choux violets glacés de vieil-argent,
Robustes et gonflés des automnales sèves,
Le champ d'avoine en fleur que le vent rend changeant,

Le tournesol, la capucine aux fleurs oranges,
Les grands buissons de phlox au mauve et blanc velours
Ont des charmes nouveaux et des odeurs étranges,
Sous le ciel adombré de lents nuages lourds.

Le long des dahlias aux rougeurs de framboise,
Je vais d'un pas rêveur, dans l'air torpide et chaud,
Sur le sable blanc mat, sous le ciel bleu d'ardoise
Qui me pèse à l'égal d'un plafond de cachot.

C'est la saison d'attente, avant la mort des roses
Et la forêt qui flambe en feuillages roussis.
Lasse de l'été vain, je vais, les yeux moroses,
Et j'ai l'âme et les mains pleines d'amers soucis.

XXI.

CIEL ÉTOILÉ.

J'étais seule avec Dieu sous le ciel étoilé
Et la brise automnale était douce à mon front.
Mais mon âme en détresse et mon amour troublé
Faisaient trembler mon cœur pour les jours qui viendront.

Car les jours qui viendront seront les jours d'hiver,
Pâles de brume froide et de pluie aux longs pleurs.
Le forêt sera noire et le ciel gris-de-fer.

Nous n'irons plus au bois pour y cueillir des fleurs.

Nous n'irons plus au bois pour y cueillir des fruits.
Et les fleurs de mon cœur périront sous le gel
Et les fruits de mon cœur, au souffle âpre des nuits,
Exhaleront en vain leurs arômes de miel.

Et le ciel étoilé ne me consolait pas.

Je sentais Dieu trop loin de mon cœur désolé,
Dieu morose et jaloux, Dieu cruel des combats.
Et mon cœur sanglotait comme un ange exilé.

XXII.

APRÈS L'ÉTÉ.

Mes yeux las ont perdu le don sacré des larmes,
Ma bouche a désappris le rire et le baiser,
Mon réveil est sans joie et mon rêve est sans charmes.
Je livre en vain mon cœur au vent pour l'apaiser.

Le fraîcheur des forêts ne calme pas mes fièvres,
La pâleur du ciel gris plane en vain sur mon cœur.
Et l'étang n'éteint pas les ardeurs de mes lèvres
Et rien ne guérira ma mortelle langueur.

Dans les parfums de phlox, de bruyère et de prunes,
Sous les pleurs de la pluie agonise l'été.
Et l'ombre de l'automne est sur les plaines brunes
Et ses pas doux et lents sur le sol velouté.

Le forêt semble un mur d'épais et noir feuillage,
Sur le gris blémissant de l'horizon fermé.
Je cache dans mes mains l'émoi de mon visage.
Je pleure sur mon cœur qui ne fut pas aimé.

XXIII.

LE RIDEAU.

Le rideau se gonfle et palpite
Comme une voile sur la mer.
Veux-tu, mon cœur qui bats trop vite,
Nous enfuir loin du monde amer ?

Le rideau se gonfle et palpite
Comme un oiseau qui prend l'essor.
Volons, mon cœur qui bats trop vite,
Vers des pays d'azur et d'or.

Le rideau se gonfle et palpite.
Le vent marin souffle trop fort.
Cœur angoissé qui bats trop vite,
C'est la rafale de la mort.



XXIV.

L'INACCESSIBLE.

La Lune dans le ciel qui rêve
Pâlit le sable de la dune.
L'Océan palpite et s'élève
Sous le regard bleu de la lune.

L'Océan, comme un vil esclave
Amoureux d'une blanche reine,
S'élançe en mordant son entrave
Vers la Lune froide et sereine.

Au vil esclave qu'elle enivre,
Comme une aumône triomphale,
L'inaccessible reine livre
Le reflet de sa beauté pâle.

Ecumant de rage amoureuse,
Il rugit, se lève et retombe.
Avec de longs sanglots il creuse
Un lit profond comme une tombe.

Vers la lointaine inaccessible
Son désir vain dardé sans trêve,
Flèche qui n'atteint pas la cible,
Expire en un baiser de rêve.



XXV.

SEULE.

Ma bouche est une fleur d'écarlate azalée,
Par le soleil d'amour brûlée.

Mon front rayé par les épines de douleur
A perdu sa fraîche candeur.

Mes prunelles en pleurs sont deux pâles pervenches,
Sous l'averse et l'ombre des branches.

Mon pas léger, courant alertes vers l'amour,
Est las et triste, grave et lourd.

Mes mains soyeuses pour les joyeuses caresses,
Retombent vides, sans tendresse.

Et mes oreilles qui buvaient la chère voix
N'écoutent plus que l'Autrefois.

Mes paupières, sous les baisers moites et roses,
Se fanent, pâles et mi-closes.

Mes bras faits pour l'étreinte, ils sont encore en feu
Et je les tends en vain vers Dieu.



XXVI.

ENNUI.

Le pâle Ennui des heures vides
S'est installé dans mon cœur noir.
Le regard de ses yeux arides
Boit mon courage et mon espoir.

Il me regarde, morne et blême,
Quand sous des vers j'écris mon nom.
Semant de cendre mon poème,
Il baille et soupire : — " A quoi bon ? "

De sa voix triste et monotone
Il lit dans mon livre avec moi.
Rien ne m'émeut, rien ne m'étonne :
Il m'a pris le charme et l'émoi.

Quand je m'égare à la campagne,
Pour échapper à son regard,
Son mot sinistre m'accompagne :
— " N'espère plus, il est trop tard. "

Quand j'ai peur de ses yeux moroses
Et mets des roses devant lui,
Son haleine flétrit les roses
Et j'y respire l'ennemi.

Quand je cherche dans le mystère
Du rêve un paradis perdu,
Sa bouche souffle, délétère,
Le cauchemar sur mon front nu.

Quand je veux, ployant comme un saule,
Me délivrer de mon démon,
Je sens tomber sur mon épaule,
Plus lourde encor, sa main de plomb.



XXVII.

FLEURS DE SEPTEMBRE.

J'aime les fleurs aux couleurs claires,
Dans les jardins des laboureurs,
Phlox violets, roses-trémières,
Blancs et mauves pois-de-senteurs.

Pourpres et roses digitales,
Raides et droites vers le ciel,
Dahlias aux sanglants pétales,
Hydrangéas verdis de fiel.

Mais surtout j'aime l'or d'orange
Des capucines de velours
Et du tournesol, comme un ange
Brûlant du plus beau des amours,
Tournant vers Dieu le lourd ciboire
De son cœur, tout à sa merci.
Et ma douleur se plaît à boire
L'odeur amère du souci.

XXVIII.

SENTIERS CREUX.

Les jolis sentiers creux jaunes et violets
De sable couleur d'or et de fleurs de bruyère,
Les chemins de silence et de rêve où j'allais,
Menant, comme un enfant, mon âme à la prière,

Les jolis sentiers creux feutrés de mousse, aux troncs
Des vieux chênes touffus où murmurait la brise,
Où le soleil au sol faisait trembler des ronds,
Où j'adorais mon Dieu mieux que dans une église,

Mes jolis sentiers creux, on me les a détruits,
Pour aplanir le sol et faire un cimetière,
Un vrai champ de repos et de paix, loin des bruits
Du village, endormeur dans la mer de bruyère.

Oh ! laisse, bûcheron, pour quand j'y vais dormir,
Un seul arbre debout, les rameaux en offrandes,
Pour que vienne la brise y doucement gémir
Et tendrement chanter le loriot des landes.

XXIX.

LE TOIT.

Le toit bas, dans le bois, quand le couchant le baise,
S'avive des rougeurs de framboise et de fraise.

Le soir mue en or roux le pâle argent mouvant
Des seigles presque mûrs qui houlent sous le vent.

Il transforme la nue, il empourpre les cimes
Des bouleaux chevelus et des chênes sublimes.

Il enflamme le ciel, il embrase les troncs,
Il met du violet dans le creux des sillons.

Il rosit les murs blancs, où le ramier dégoise,
Mais rien n'est plus charmeur que ce toit de framboise.



XXX.

ROUGE ET OR.

Sous l'or fauve et fragile
Du feuillage qui tremble
A ce tremble gracile
Et qui de loin me semble
Un blond bouquet de fleurs,
Une fillette en rouge
Semble un pavot qui bouge.
Et ce rappel des deux couleurs
Les plus joyeuses, l'écarlate
Et l'or dans tout ce gris frileux
Et morne et triste de Novembre,
Fait que soudain mon cœur éclate
En pleurs muets mouillant mes yeux.
Et je m'enferme dans ma chambre,
Pour me demander, les yeux clos,
Pourquoi cet arbre en or, ce rouge de pavots
Font de mon cœur où pleut Novembre
Jaillir de si profonds sanglots.

XXXI.

LA RUE.

Une lune électrique rose
Fait miroiter le pavé noir
D'un rose faux d'apothéose
Et non de soir.

Un bouquet d'arbres semble en tôle,
Sur l'irréel ciel en velours.
Je sens peser sur mon épaule
Des regards lourds.

Et je vais, sous la nue opaque,
Et la rue est lugubre à voir,
Où, s'engluant de flaque en flaque,
Meurt mon espoir.



XXXII.

SOIR D'OCTOBRE.

Le ciel est rose clair, d'un rose de coquille,
Les arbres sont d'or fauve et de bronze verdi.
La lune, pâle encore, est comme une faucille.
Le soir éclôt, après la tiède après-midi.

Les réverbères blancs brillant en longues files
Sont des colliers d'opale au cou de la cité.
Et, joyeux, les fanaux fuyants d'automobiles
Sont d'énormes rubis pleins de rouge clarté.

Le pavé sec et blanc résonne sous les roues
Et sous les pas fiévreux courant vers le plaisir.
Et le doux vent frôleur qui me baise les joues
Avive dans mon cœur la flamme du désir.

Et je hâte le pas, tremblant, vers ma demeure,
Où nul amour n'attend mon désir éperdu,
Où dans mon cœur désert la solitude pleure,
En implorant en vain le bonheur qui m'est dû.

XXXIII.

CRÉPUSCULE DE NOVEMBRE.

Voici le Crépuscule aux mains pleines de cendre,
Au doux visage pâle, aux longs cheveux légers.
Il m'effleure les yeux de son voile gris-tendre.
Voici le Crépuscule, ami des affligés.

Il verse dans mon cœur la cendre tiède encore
De ses deux mains en coupe, en me baisant les yeux.
Il murmure le nom que malgré moi j'adore.
Voici le Crépuscule, ami des malheureux.

Sur la vitre emperlée où sanglote la pluie
Sa moite haleine épanche une pâleur de lait.
Les lèvres sur mes yeux que nul baiser n'essuie,
Il refoule en mon cœur un long pleur qui coulait.

Il emplit de mystère et de langueur la chambre,
De souvenirs d'amour et de parfums légers.
Voici le Crépuscule aux yeux gris-de-Novembre,
Voici le Crépuscule, ami des affligés.

XXXIV.

SOIR DE JANVIER.

Le ciel est d'un bleu vert de turquoise malade.
Et la forêt, frileuse en sa nudité frêle,
Avec ses arbres noirs, sa ramure en dentelle,
Fait rêver tristement, comme un bois de ballade.

La lueur du couchant miroite aux vitres closes.
En rose de pastel, en des langueurs étranges,
Ces nuages ailés dirait-on pas des Anges,
Effeillant lentement des lilas et des roses ?

Mais voici que du bois montent les brumes blanches,
Veloutant les contours avec leur pâle estompe
Et qu'une automobile, au cri strident de trompe,
Comme un appel de mort, s'engouffre sous les branches.



XXXV.

LA NEIGE.

Comme des plumes de colombe,
Comme des fleurs dans les vergers,
La neige tourbillonne et tombe
En blancs flocons doux et légers.

Ils vont vêtir le noir des branches,
Tous les rameaux semblent fleuris.
Avril, sous les guirlandes blanches
Dirait-on pas que tu souris ?

Dirait-on pas les blancs pétales
De lys éclos au Paradis ?
Je veux baiser les flocons pâles
Et rafraîchir mes yeux maudits.

O neige ! tombe sur la tombe
Où mes rêves seront légers
Comme des plumes de colombe,
Comme des fleurs dans les vergers.

XXXVI.

PRIÈRE DU SOIR.

Mon âme, n'entre pas dans l'effrayant mystère
Du sommeil sans avoir recours à la prière.
Tu serais le jouet des rêves infernaux,
Des démons ricanant dans les plis des rideaux
Et planant au plafond, chauves-souris de l'ombre,
Épient l'heure où la veilleuse tremble et sombre,
Pour fondre sur leur proie et, de leurs bras visqueux
Martyriser ma chair, empoigner mes cheveux,
De leur baiser fétide et de leur souffle immonde
Profaner mes yeux clos et mes lèvres qu'inonde
La sueur de l'angoisse — et tu crieras en vain,
Pour évoquer trop tard le doux secours divin.



XXXVII.

MON DOUX JÉSUS...

Mon doux Jésus, je me repose
A l'ombre sombre de ta croix,
En effeuillant comme une rose
Mon cœur qui saigne entre mes doigts.

Rose d'amour, fleur de tendresse,
Pleine de larmes et de miel,
Osé-je t'en offrir l'ivresse,
O toi qui nous montras le Ciel ?

Sur tes beaux pieds, meurtris et pâles
D'avoir escaladé les cieux,
Laisse pleuvoir les doux pétales
Avec les larmes de mes yeux.



XXXVIII.

VIERGE SAGE.

Pour Melitta.

Enfant pure aux yeux d'ange en exil, vierge sage,
Tu prends mon cœur brûlant dans tes mains curieuses,
Comme un petit enfant qui regarde une image
Et tu vois mon cœur plein de flammes douloureuses.

Et tu souffles en vain pour que le feu s'éteigne.
Ton haleine l'attise, ô vierge froide et fière !
J'ai peur pour toi, j'ai peur que la flamme n'éteigne
Tes mains d'enfant, tes mains faites pour la prière.

D'effroi tu laisseras tomber, ô vierge pure !
Mon cœur brûlant d'amour de tes mains entr'ouvertes
Et tu les rempliras, pour guérir la brûlure,
De lys immaculés, de fraîches palmes vertes.

Et quand viendra la nuit, ô bonne vierge sage !
Tu verseras de l'huile en ta lampe de fête,
Pour que l'Époux divin te salue au passage,
Te louant d'être là, d'être fidèle et prête.

Verse alors dans mon cœur un peu de l'huile sainte,
Enfant sereine, un peu de l'huile qui te reste,
Pour embaumer mon cœur, lampe jamais éteinte,
Brûlant d'amour humain, brûlant d'amour céleste.



XXXIX.

PRIÈRE.

Je joins les mains comme un enfant.
Humble, je m'agenouille et prie.
Dieu m'a brisée et, triomphant,
Le Dieu d'amour se glorifie
D'avoir brisé mon cœur d'enfant.
Faut-il que je l'en remercie ?
Non ! non ! je crie
Et je lui montre ma douleur.

Toi qui peux tout, vois ma détresse !
On m'a dit que ta main qui blesse
Verse le baume et la caresse
Sur la brisure de mon cœur.
Je n'entends rien aux lois étranges
Que, pour nous transmuier en anges,
Tu proclamas, Dieu qu'on dit bon
Et je ne sais de quoi te demander pardon.

J'ai souffert, tremblante et soumise,
Comme un agneau nu dans la bise,
Comme un petit oiseau des bois,
Dont meurt la voix.
Père cruel, Maître morose,
Si tu peux tout, fais quelque chose
Pour me sauver du désespoir !
Tu vois, c'est un abîme noir.
Criant d'effroi, j'y tombe et tombe,
J'y vais sombrer — Oh ! ta colombe
Qui ne voulait qu'un peu d'amour,
Pour roucouler, le long du jour,
Qu'a-t-elle fait pour ce martyr ?
O Dieu ! tu ne veux pas le dire.
Je crie en vain, mais de si bas —
Je crois que tu ne m'entends pas...



XL.

AGONIE.

Dans la chambre voilée où l'Amour agonise,
J'entre, le cœur tremblant, comme dans une église,
Palpitant de douleur et de frayeur un peu.
Et ses doux yeux mourants, encor pleins de ciel bleu,
Se lèvent lentement et j'entends leur reproche.
— " Oh ! pourquoi, " disent-ils, " quand la mort semble proche
Me faut il si longtemps languir exténué
Et souffrir ? "
— " Mon Amour, c'est qu'il t'a mal tué.
La main de l'assassin tremblait d'émoi, peu sûre,
Mais je vois tout ton sang couler de ta blessure
Et tu mourras demain. "
— " Ose donc achever
Son œuvre ! "
— " O doux Amour ! je ne sais que rêver
Et chanter en pleurant ma chanson monotone,
Comme le vent plaintif dans la forêt d'automne.

Je sais bien qu'il serait moins lâche et moins cruel
De te frapper au cœur et d'éteindre le ciel
Qui rêve encor sous tes paupières demi-closes,
Que de venir ainsi, les mains pleines de roses,
Bercer ton agonie et baiser tes pieds nus
Et chanter, en pleurant, mes regrets ingénus.
Mais je t' ai trop aimé, je t' ai voué mon âme.
Et vois, ô mon Amour ! mes douces mains de femme,
Faites pour la caresse et pour le meurtre non. "

Et je tombe à genoux, implorant mon pardon.



XLI.

RÉVOLTE.

Blême Idole aux yeux morts qui trônes sur un mont
Fait de cœurs immolés pour tes rites sanglants,
Mes genoux plus jamais, serviles, ne ploieront
Devant l'autel sacré, pour t'offrir mes lys blancs.

Je ne t'apporte plus les fruits délicieux,
Les doux rayons de miel pour ta soif et ta faim,
Les désirs de ma chair, les larmes de mes yeux
Et le sang de mon cœur dans son vase divin.

Je ne t'adore plus comme aux jours d'autrefois,
Lorsqu'à tes pieds cruels je posais mon trésor,
Mes roses du jardin, mes colombes des bois,
Les baisers de mon rêve avec mes rimes d'or.

Et j'ose te crier combien je te maudis
D'avoir tout exigé, ma joie et mon amour,
Laisant, pour le bonheur d'un lointain paradis,
Tout le sang de mon cœur s'écouler sans retour.

XLII.

AVANT L'ORAGE.

Dans l'ombre des cyprès, pétale par pétale,
S'effeuille la pâleur des roses de Bengale.
Et sous le ciel fermé, douloureusement blanc,
Couvant l'orage, plane un lourd parfum troublant,
Haleine de jasmins, de sureaux et de roses
Qui fait jaillir des pleurs sous mes paupières closes
Et palpiter d'émoi mon faible cœur lassé.
En l'odeur de ces fleurs j'aspire le passé,
Rêve angélique, extase et larmes, douce attente
De l'âme-sœur promise à mon âme dolente,
Espoir qui me faisait tressaillir et pâlir —
" Oh ! celui que j'attends ne va-t-il pas venir ? "



XLIII.

LASSITUDE.

Le vent dans la forêt qui murmure et susurre,
L'angélique élan blanc du tremble et du bouleau,
La floraison de l'herbe et la fraîcheur de l'eau,
Les rameaux remués et leur haleine pure,

Le bourdon de l'abeille et l'appel de l'oiseau,
Le myrtil vert laqué, les blanches fleurs de mûre
Et fougère légère et souple chevelure
Des saules éplorée au fil bleu du ruisseau,

Rien ne peut consoler mon âme et rien, distraire
Mon cœur las et ployant sous les regrets trop lourds.
Laisant couler mes pleurs sur l'herbe et la bruyère,
Caressant lentement la mousse de velours,
Je ne trouve pour Dieu que l'ultime prière :
— Laisse-moi m'endormir — et dormir pour toujours !



XLIV.

LE JARDIN.

Les lourds dahlias, noirs comme des fleurs de deuil,
S'inclinent sous le ciel qui pèse
Comme un malaise.
Aiguisant les couteaux sur la pierre du seuil,
La servante, la voix dolente,
Chante un cantique
Monotone et mélancolique,
Comme une incantation lente.
Ne dirait-on pas qu'elle affile,
Prêtresse vile,
Des couteaux cruels de supplice,
Pour quelque horrible sacrifice ?
Et l'atmosphère est morne et close,
Dans le petit jardin morose
Où s'effeuille la vigne vierge du balcon.
Et l'on dirait, sur le gazon
Du sang qui tombe.

Et douloureusement roucoule une colombe.
Et soudain je pâlis d'effroi,
Mon âme tremble,
Mon cœur a froid.
Il semble
Que du triste jardin étroit,
Pauvre préau de ma prison,
Monte avec l'odeur automnale
Des arbres roux et du phlox pâle
Et des feuilles de sang tombant sur le gazon,
Un parfum précurseur de mortel abandon.



XLV.

DANS L'ÉTROIT JARDIN CLOS.

Je rêve au jours lointains où, dans le bleu du soir,
J'écoutais le glouglou de l'eau dans l'arrosoir.
Dans l'étroit jardin clos plein de mélancolie,
J'arrosais les rosiers, le phlox et l'ancolie,
Le gazon verdoyant sous l'ondée et le buis.
Et les odeurs des fleurs montaient dans l'air des nuits
Vers moi qui leur versais la fraîcheur délectable.
Et j'écoutais le bêlement, dans quelque étable,
D'une chèvre dolente et, presque sous mes pas,
Le doux froufrou des cigales qu'on ne voit pas.
Et je savourais l'heure ainsi que la promesse
D'un bonheur ineffable. Et la tiède caresse
Du vent qui soulevait mes blonds cheveux bouclés
Et l'étoile entre les nuages pommelés,
L'amer parfum des buis, l'ardent parfum des roses,
L'ombre voluptueuse et la bonté des choses
Et le mystère de la femme éclosé en moi
Me faisaient tressaillir d'espérance et d'émoi.

XLVI.

AU RELENT DE MOISI...

Au relent de moisi des chambres longtemps closes
Se mêlent les odeurs langoureuses des roses.
Sur un ancien trumeau, dans un vase au long col,
Sous le poids de son cœur s'incline un tournesol.
Exhalant les parfums de leurs âmes lassées,
Papillons de velours, se meurent des pensées.
Et je ne sais pourquoi je suis troublée ainsi
Par ces odeurs de fleurs, ce relent de moisi.
Roses de mon amour effeuillant vos pétales
Dans mon cœur longtemps clos, comme vous êtes pâles !
Tournesol de mon cœur las d'appeler son dieu,
Mourant loin du soleil et brûlé par son feu,
Comme vous êtes lourd de douleur ! O pensées !
Odorant la mort proche et mourant délaissées,
Comme vous êtes sombres, fleurs d'ombre et de deuil !

Et je songe à la tombe et je rêve au cercueil.

XLVII.

L'AUTOMNE PENSIF.

Oh ! l'automne pensif qui fait rêver les veuves !
J'irai dans le forêt, royaume des fantômes
Et, foulant l'or crispé des feuillages qui pleuvent,
Je traînerai mon deuil sous le bronze des dômes.

Quand, pour exaspérer mon intime folie,
J'aurai bien aspiré l'odeur des feuilles mortes,
Pour reposer mon cœur et non pour que j'oublie,
J'allumerai la lampe et je clôrai les portes.

Renonce au fol espoir de trouver des fleurs neuves !
Oh ! cette odeur de mort qui persiste en mes voiles !
Pleure, ô mon triste cœur, plus triste que les veuves
Qui lèvent pour rêver les yeux vers les étoiles !



XLVIII.

RÉVEIL RÊVÉ.

Comme d'une onde sombre un nénuphar émerge,
Oh ! m'éveiller à l'aube avec une âme vierge,
M'éveiller pour sourire et pour cueillir des fleurs
Et chanter des chansons qui ne soient pas des pleurs,
Les yeux encore emplis de rêves blancs et calmes,
Où des anges passaient en remuant des palmes
Et rencontrer l'Amour au détour du chemin
Et mettre ingénument ma main pure en sa main
Et cueillir des baisers et courir vers la joie
Et savourer l'extase où tout l'être se noie,
Au lieu d'aller, rêvant d'autrefois et d'ailleurs,
Mêler au sel des flots l'âpre sel de mes pleurs !



XLIX.

FIÈVRE.

Les clairons de la fièvre ont sonné le rappel.
Voici le défilé des bonheurs et des peines.
Mes bonheurs ont aux mains des fruits atteints de gel,
Mes peines en pleurant chantent leurs cantilènes.

Les sifflets de la fièvre ont déchiré mon cœur.
Voici le train de nuit qui fume et qui s'ébroue.
J'ai couru, mais en vain, le train part — Ma ferveur
S'exhale en désespoir, à chaque tour de roue.

Les cloches de la fièvre ont sonné le départ
Vers les pays rêvés des Iles bienheureuses.
J'ai couru vers le port, mais j'arrive trop tard —
Le navire a bondi sur les vagues joueuses.

Les grelots de la fièvre ont tinté dans mon cœur.
— " Drapée en ton orgueil, redresse-toi plus fière ! "
Mes pleurs ne coulent plus, mon sourire est moqueur,
Mais mes yeux sont brûlés et ma bouche est amère.

Les chevaux de la fièvre ont pris le mors aux dents.
Ils entraînent mon char au bord du précipice
Et je crie et j'ai peur de leurs naseaux fumants
Et, les cheveux dressés, je prévois le supplice.

Les flammes de la fièvre ont brûlé mon passé,
Anéanti mon cœur et dévoré mon âme.
Jetons au vent la cendre, ô mon cœur calciné !
O mon corps ! dors en paix, la terre te réclame.



L.

EN HIVER.

N'écoute plus siffler la bise acariâtre.
La rue est morne et grise et les jardins sont morts.
Mais dans la chambre close et la tiédeur de l'âtre,
Voici le bon divan, endormeur des efforts.

Oh ! ne regarde plus ce jardin de Novembre,
Où le saule éploré tord ses longs cheveux roux !
Blotissons-nous, frileuse, au giron de la chambre,
Comme un enfant rêveur qu'on prend sur les genoux.

Dans les coussins moelleux j'invoque en vain le songe,
Lasse d'avoir lutté, le cœur endolori.
Et mon front palpitant de fièvre en vain se plonge
Dans le duvet câlin comme un doux cœur d'ami.

Mon cœur endolori, tu ne crois plus au rêve,
Tu ne sais plus rêver, car tu n'a plus d'espoir.
Ne vaudrait-il pas mieux aller mêler ta sève
Aux fleurs du cimetière écloses vers le soir ?

LI.

L'AMOUR ET LA MORT.

J'ai rêvé de la Mort dans les bras de l'Amour.
— " O Mort ! voici mon cœur, plus profond que la mer.
Le nectar du baiser m'est comme un fiel amer.
Je veux tes grands yeux d'ombre et tes bras de velours. "

J'ai rêvé de l'Amour dans les bras de la Mort.
— " Non ! j'ai peur de l'enfer des vœux inapaisés,
Des larmes dans la nuit, du regret des baisers.
Je n'ai pas bu mon sort jusqu'à la lie encor. "

Dans les bras de la Mort j'ai sangloté si fort
Qu'elle a dû dénouer ses doux bras de velours.
J'ai rêvé de la Mort dans les bras de l'Amour,
J'ai rêvé de l'Amour dans les bras de la Mort.



LII.

LE TRAIN QUI PASSE.

L'appel du train lointain déchirant la nuit calme,
Strident, impérieux, a réveillé mon rêve.
Du fond de mon passé le rêve aimé se lève:
M'en aller avec Lui vers les pays des palmes !

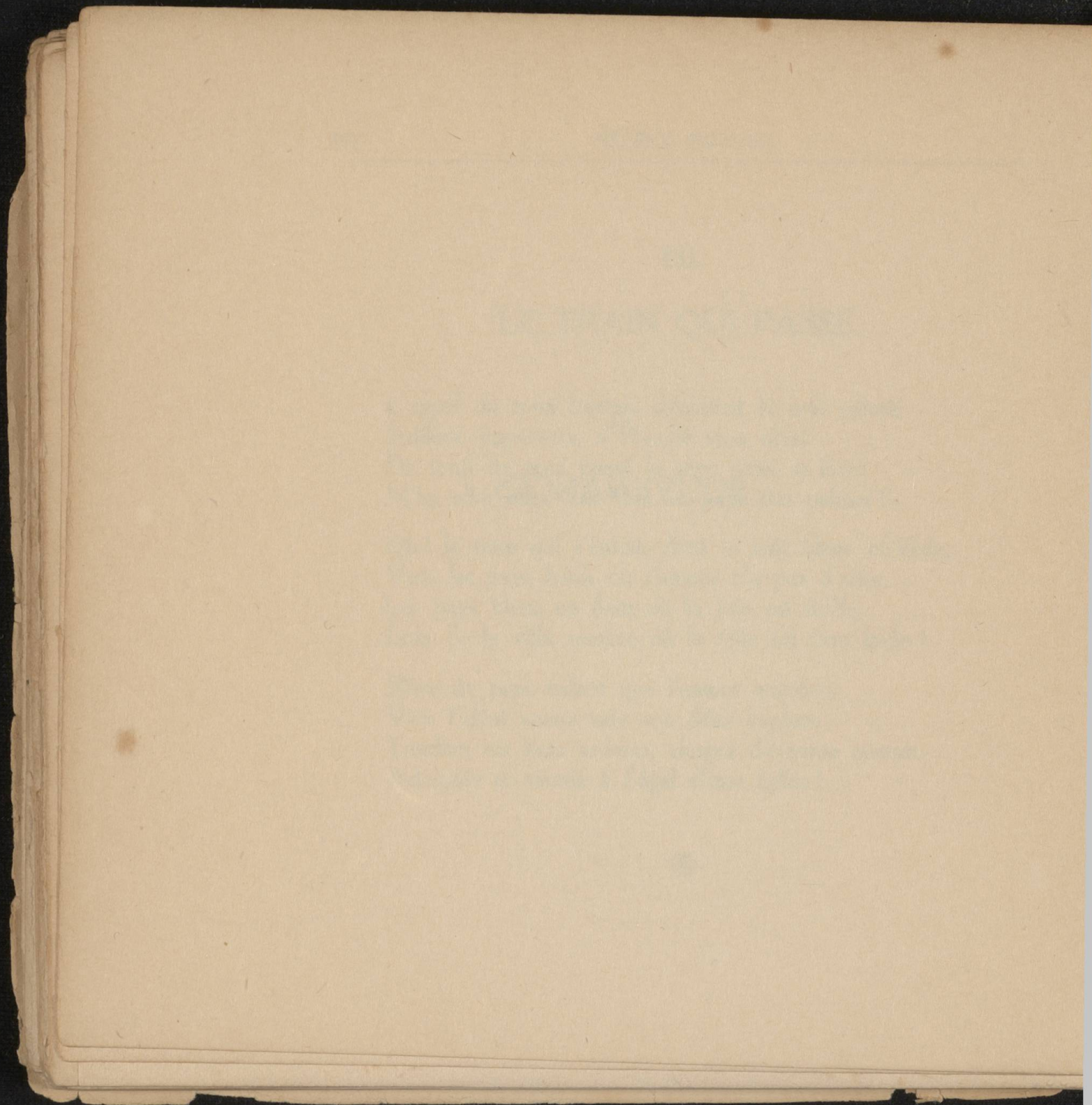
Oh ! le train qui s'enfuit, dans la nuit bleue et tiède,
Vers les pays bénis où l'amour n'a pas d'ailes,
Les pays bleus en fleur où la joie est fidèle,
Loin de la ville sombre où la ville est trop laide !

Rêve de pure enfant que l'amour angélise,
Vers l'idéal amant que son désir implore
Tendant ses bras ardents, vierges d'étreinte encore,
Adorante et sacrée à l'égal d'une église !



III.

SOUVENANCES.



I.

BAISERS D'ENFANT.

Mon cœur d'enfant brûlait, mes lèvres ingénues
Baisaient les pleurs des fleurs, la pourpre des cerises.
Je livrais mes cheveux flottants et mes mains nues
Aux langoureux baisers des arômes brises,

Je pâlais d'émoi pour un rayon de lune
Et mes doigts caressaient les blés et les brins d'herbe,
J'adorais le soleil, je rêvais à la brune,
J'entendais battre un cœur dans le chêne superbe.

Comme au cou d'un ami, mes bras ardents et frêles
S'enlaçaient, confiants, alentour de son torse.
J'écoutais les frissons du feuillage et des ailes,
Me blotissant, fragile, à l'abri de la force.

O mes lèvres d'enfant, candidement éprises,
Baisant le doux visage odorant de la rose
Et la pourpre soyeuse et pure des cerises
Et l'âme des forêts en un bel arbre enclose !

Oh ! n'eussiez-vous jamais connu l'amour qui blesse,
Les baisers qui font mal, qui brûlent jusqu'à l'âme,
Prometteurs de bonheur, ne donnant que l'ivresse,
Corrodant à jamais les lèvres de la femme !



II.

ESPOIR D'ENFANT.

— " Oh ! viens, mon bien-aimé, nous marierons nos âmes ",
Priaï-je, ouvrant les bras pour enlacer l'ami.
Et mon cœur ingénu, d'où s'élançaient des flammes,
Palpitait d'espérance et tremblait d'infini.

J'étais l'enfant-poète, ivre d'un rêve étrange.
Quand le vent soulevait mes blonds cheveux bouclés,
Je me sentais frôler par les ailes d'un Ange,
Je voyais ses yeux d'or dans les cieux étoilés.

L'âme-sœur qu'invoquaient ma prière et mon rêve,
Toute ma vie en pleurs, je l'attendis en vain.
Depuis, dans mes cheveux, quand le vent les soulève,
Je ne sens plus frémir le mystère divin.

Plus d'un m'a dit : — " Je t'aime, oh ! voulons-nous ensemble
Aller reconquérir le paradis perdu ?
C'est moi ton âme-sœur, viens, mets ta main qui tremble
Dans ma main pour trouver le ciel qui nous est dû ! "

Mais ce n'était pas Lui. Je restai solitaire,
Le cœur déçu, les yeux en pleurs, l'âme en exil
Et n'espérant plus rien du ciel et de la terre.
Mais de ce cri d'enfant pourquoi me souvient-il ?

Après la mort du rêve et l'amour et ses drames
Et mes appels vers Dieu qui n'a pas répondu :
— " Oh ! viens, mon bien-aimé, nous marierons nos âmes
Et nous retrouverons le paradis perdu ! " ?



III.

JOUR DE NOVEMBRE.

C'était un jour gris de Novembre,
T'en souvient-il ?

Dans l'atmosphère de la chambre
Planait comme un émoi d'Avril.

Mes cheveux effleuraient ta joue,
Tu lisais des vers de Ronsard :

— " Quand vous serez bien vieille... " et, tel l'enfant qui joue,

Tu prenais mon cœur, par hasard.

J'étais heureuse, je l'avoue,

Le désespoir viendrait plus tard.

Je vivais, jouissant de l'heure,

N'osant presque pas respirer,

De peur que mon souffle n'effleure

Ce bonheur frais et frêle et peu fait pour durer.

Oh ! ce dimanche de Novembre !

Tout-à-coup,

Te levant pour montrer un tableau, dans la chambre,

Tu m'as baisée au cou.

Je ne t'ai donné que mon rêve,
Je ne t'ai pas donné mon corps.
Et je ne sais pourquoi se lève
Ce souvenir d'entre les morts.

Tu ne m'as donné que ton rêve,
Nous avons dédaigné la chair.
Et je ne sais pourquoi je rêve
A ce baiser qui me fut cher.



IV.

AU NOM DU SOUVENIR.

Donne tes yeux, donne tes mains, donne tes lèvres,
Au nom cher et sacré du lointain souvenir.
Nos lèvres n'auront plus la brûlure des fièvres,
Plus chastes que des fleurs nos mains pourront s'unir.

Donne tes yeux, donne tes mains, donne ta bouche,
Au nom cher et sacré du lointain souvenir.
Plus maternelle enfin, plus tendre et moins farouche,
Je ne désire plus qu'aimer et que bénir.

Donne tes mains, donne tes yeux, donne ton âme,
Au nom du rêve et des désirs inapaisés
Et laissons dans l'ultime et douloureuse flamme
Pleuvoir très-doucement nos pleurs et nos baisers.



V.

PHAON ENTRA.

Comme les longs accords d'un orgue pathétique
Les grands souffles du vent chantaient dans la forêt.
Par la fenêtre entrait l'ombre chaude et mystique.
Et l'automne odorait. Et mon cœur adorait.

Lors, svelte et pâle et tel qu'un prince de légende,
Les mains pleines de fleurs, de grands lys du Japon,
Blancs et tachés de pourpre, en arômale offrande,
Dans l'ombre de la chambre entra le beau Phaon.

Et je ne sais pourquoi tout-à-coup me rappelle
L'haleine des pins noirs balancés par le vent
Le beau Phaon, pourquoi l'étrange odeur s'y mêle
Des grands lys du Japon, comme un regret fervent.



VI.

FEUILLAGES D'AUTOMNE.

Phaon m'avait promis des feuillages d'automne,
Pourprés du sang de la forêt,
De beaux rameaux du chêne où le vent monotone
Murmure un doux chant de regret,
Le symbole odorant de la mélancolique
Saison d'amour, quand tout se meurt,
Quand dans les prés mouillés la dernière colchique
Déclôt la douleur de son cœur,
La saison belle et fière où la forêt sublime
Se pare encor de flamme et d'or
Et prépare son âme, héroïne et victime,
Pour les angoisses de la mort.

Voici rougir encor les feuillages d'automne
Et l'arôme enivrant d'émoi
Réveille un souvenir dont mon âme s'étonne,
Car mon amour n'est pas pour toi,

O Phaon ! tu ne fus qu'un rêve, un beau fantôme,
 Dans l'automnal décor des bois.
Tu ne m'as pas donné la blessure et le baume,
 Rien qu'avec le son de ta voix.
Et je ne sais pourquoi le feuillage écarlate,
 Brûlant, sanglant, ainsi que moi,
Ce feuillage, ô Phaon ! fait que soudain j'éclate
 En sanglots d'automnal émoi.



VII.

PROMENADE.

Voici la rose auberge où picoraient les poules,
La rose auberge avec son rameau de houblon
Et l'agreste jardin d'où l'on voyait les houles
Des forêts ondoyant, noires, à l'horizon.

Et les tournesols lourds et le tremble gracile,
Comme un cœur de poète au feuillage en émoi
Et le vent plus joyeux d'être hors de la ville
Et l'air plein de senteurs — et toi, chère âme, oh ! toi !

Chère âme, ne crains pas qu'aujourd'hui je renie
Le bonheur que versaient tes yeux bleus dans mon cœur,
Parce que notre amour semblait une folie
Et qu'il resta voilé de tremblante pudeur.

Je rêve encor, chère âme, à ton amour si tendre,
Au seuil d'un autre amour qui sera le dernier.
Et du fond du passé je vois tes bras se tendre
Et sourire tes yeux pleins d'azur printanier.

VIII.

SUR UNE TOMBE.

Sur la tombe où tu dors, au murmure des chênes,
J'irai m'agenouiller, des roses dans ma robe.
Tu diras : — " C'est l'enfant dont j'ai brisé les chaînes,
C'est l'orgueilleuse enfant dont le cœur se dérobe. "

J'effeuillerai mes fleurs, comme une fraîche pluie.
Elles ruisselleront sur la tombe où tu rêves.
Oh ! vois, je te pardonne et j'ai l'âme éblouie
Du bleu ciel automnal et des suprêmes sèves.

O toi vers qui j'irais si tu vivais encore,
Pour pleurer dans tes bras ma peine inconsolée,
Si tu me vois souffrir, vois comme je t'implore,
Dis-moi des mots d'amour, ô chère âme envolée !

Je ne sais vraiment plus, tant se mêlent mes peines,
Si c'est toi qui m'absous ou moi qui te pardonne.
L'amour et la douleur ont mêlé leurs haleines
Et mon cœur triste est lourd comme un doux fruit d'automne.

O toi que j'ai maudit pour m'avoir éveillée,
L'autre m'a repoussée au seuil froid de ma tombe.
O cher ! soulève un peu la pierre entre-baillée,
Pour qu'en tes bras aimants repose ta colombe.

Je viens me souvenir de nos heures d'extase,
Bien qu'elles aient laissé mon âme inassouvie.
Je viens bénir tes yeux et tes lèvres, ces vases
De lumière et d'espoir où je buvais la vie,

Tes lèvres qui mêlaient aux baisers la parole
De courage et tes mains de joie et de caresse,
Ton haleine au parfum de rose — oh ! la mort vole
Tout ce qui m'a charmée — oh ! tes bras fous d'ivresse,

Tes bras chers, où sont-ils ? — L'avare terre grise
A repris tout ton corps et rien de toi ne reste
Que ta suave haleine en l'odeur de la brise
Et le bleu de tes yeux dans le doux bleu céleste.



mêr

IX.

CONSOLATION.

O toi qui mis ma main dans la main de cet autre,
Pour qu'il me donnât le bonheur,
Pourquoi tes cheveux longs et ton beau front d'apôtre
Reviennent-ils hanter mon cœur ?

Je revois le bleu frais de tes joyeux yeux d'ange
Et ton sourire lumineux
Et ton haleine pure est comme un baume étrange
Sur la brûlure de mes yeux.

Tu parles à mon cœur, tout bas, de ta voix tendre,
Comme aux jours perdus à jamais.
Tu dis : — " Oh ! vois les bras qui vers toi vont se tendre,
Il t'aime comme je t'aimais.

" C'est moi qui l'ai voulu, vois, c'est moi qui le mène
Vers toi qui pleurais à genoux.
Après l'amour cruel et l'espérance vaine,
Voici l'amour fidèle et doux.

" Oh ! dans le clair azur où j'éployais mes ailes,
J'ai souffert de te voir souffrir.
Si ton cœur va se fondre en extases nouvelles,
Tu le dois à mon souvenir.

" Je me suis rappelé les marronniers d'automne,
Sur le chemin qui mène au bois,
Donnant leur floraison, dont le cœur mûr s'étonne,
Joyeux, pour la seconde fois.

" Je me suis rappelé ma floraison dernière
Et le bonheur de nos aveux
Et notre amour vibrant de joie et de lumière
Et j'ai béni tes doux yeux bleus.

" Chère âme, et c'est pourquoi mon image te hante,
Ce bel automne plein d'émoi.
Vois, pour ta soif d'amour le fruit mûr qui te tente,
Oh ! prends, je l'ai cueilli pour toi. "



X.

TES YEUX VERTS.

Je vois tes grands yeux verts de turquoise malade,
Je vois ta bouche amère et ton sourire triste,
Faible ami qui m'aimas d'un amour égoïste,
Alors que j'espérais un amour de ballade.

Oh ! viens-tu de mourir et vois-je ton fantôme ?
Oh ! tes yeux désolés et ta gaieté qui grince !
Je n'aimais pas tes yeux, je rêvais du beau prince
Qui rendrait l'exilée à son lointain royaume.

Tes yeux me faisaient peur et pourtant, courageuse,
Pour consoler tes yeux je promettais ma vie,
Mais mon cœur sanglotait, car j'avais trop d'envie
D'être enfin consolée à mon tour et joyeuse.

Mais tu martyrisas, pour, cruel, en extraire
Les larmes et le sang coulant de la blessure,
Mon cœur doux et clément, comme un fruit qu'on presse,
Pour ton lourd désespoir que tu voulais distraire.

Oh ! le soleil joyeux ! les pâleurs d'agonie
Et nos pas lents et las sur le sable et la mousse !
Oh ! ma soif de baisers, de bonté simple et douce
Et mes efforts touchants vers l'ultime harmonie !

Et c'est toi qui n'as pas voulu dans ta demeure
Mon dévouement de femme et mes doux yeux qui cèdent.
Et je ne sais pourquoi tes grands yeux verts m'obsèdent,
Car ce n'est plus sur toi mais sur moi que je pleure.



XI.

COQUILLAGE.

Par les sentiers coquets tout blancs de coquillages,
Nous irons vers la mer et le public des plages.

Moi, je contemplerai les flots neigeux et bleus,
Toi, tu regarderas les femmes dans les yeux.

Moi, je récolterai le plus beau coquillage
Qu'ait laissé la marée en offrande au rivage.

Toi, tu récolteras de longs regards subtils
Et tu dédaigneras mes doux jeux puérils.

J'écouterai la mer sanglotante et sauvage,
Car la mer tout entière est dans le coquillage.

Mais toi, si tu m'aimais, tu ne verrais que moi
Et tu serais tout pâle et palpitant d'émoi.

Et tu prendrais mon cœur, ce frêle coquillage,
Car l'amour tout entier chante en mon cœur sauvage.

XII.

LE PASSÉ.

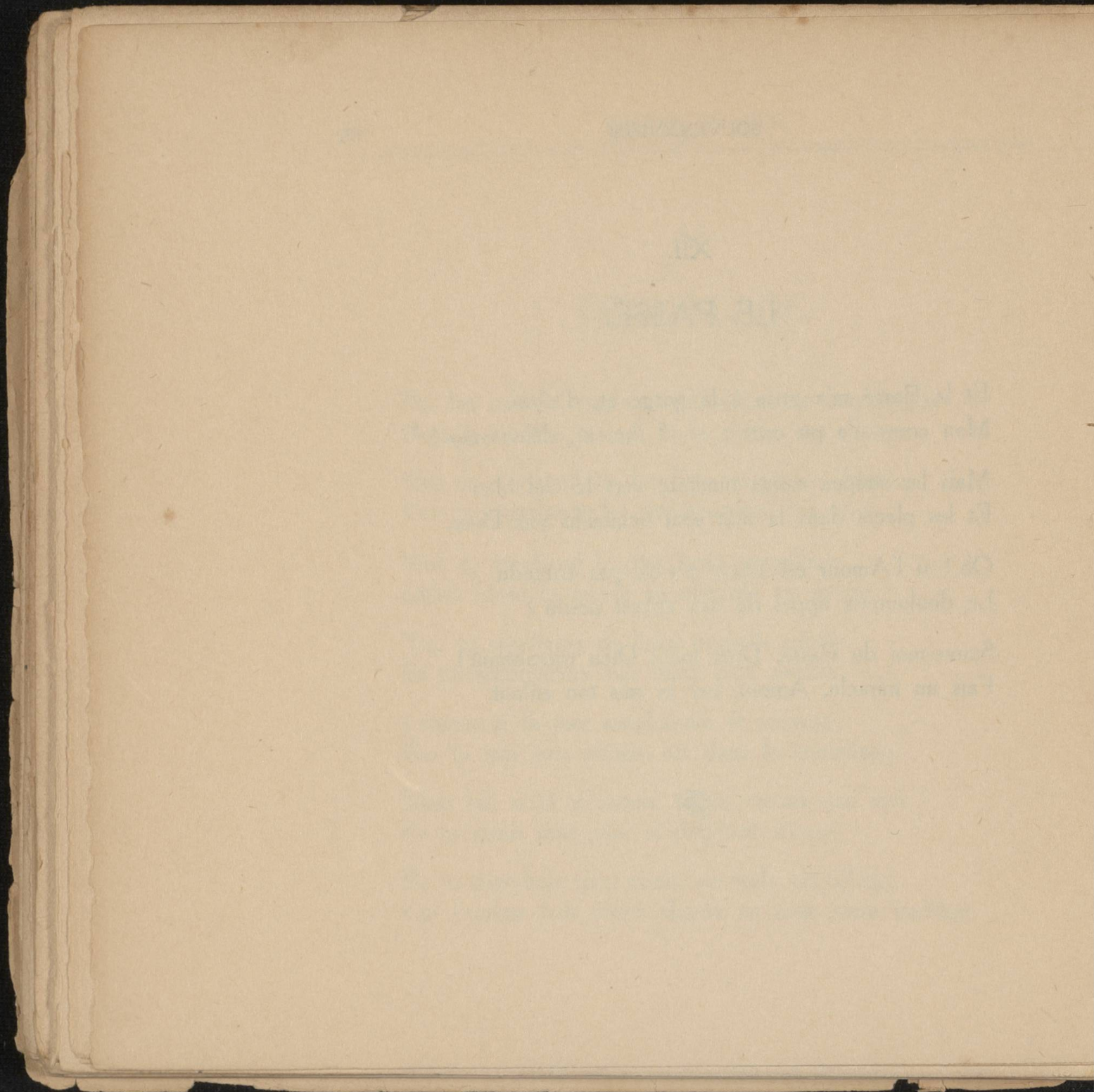
Et le Passé m'a prise à la gorge et, d'effroi,
Mon cœur n'a pu crier : — " Amour, délivre-moi ! "

Mais les soupirs muets montant vers le ciel bleu
Et les pleurs dans la nuit sont accueillis par Dieu.

Oh ! si l'Amour est Dieu, n'a-t-il pas entendu
Le douloureux appel de son enfant perdu ?

Sauve-moi du Passé, Dieu fort ! Dieu triomphant !
Fais un miracle, Amour, car je suis ton enfant.





IV.

RÊVES D'AUTOMNE.

REVISED EDITION

I.

COLOMBES.

Cher, tous mes vers sont des colombes.
Messagères de mes aveux,
Essorant, au-delà des tombes,
Vers la lumière de tes yeux.

Veux-tu lisser leurs blanches ailes,
Veux-tu calmer par tes baisers
L'émoi qu'elles portent, fidèles,
Vers tes yeux bleus divinisés ?



II.

FLORAISON D'AUTOMNE.

Je m'éveille avec un sourire,
Je m'endors en joignant les mains.
Le doux amour que je désire
Se mêle au bleu des lendemains.

Le voile des vapeurs d'automne
Tremble et palpite au fond des bois.
Mon cœur qui refleurit s'étonne
Du renouveau de ses émois.

L'automne appelle, fais-lui fête,
O cœur ! fleuris, joyeux et fier,
O cœur de femme et de poète !
Fleuris encore avant l'hiver.



III.

LA LUNE DANS LE CYTISE.

Trop lourd pour le cytise frêle
Est l'orbe de la lune d'or.
Le vent m'effleure comme une aile,
La forêt murmure et s'endort.

Un arôme enivrant s'élève
Dans l'air plein de mystère ému,
De la forêt qui parle en rêve
Et livre à Dieu son âme à nu,
Senteurs de bois et de bruyère,
Odeurs de mousse et de myrtil.
Mon cœur se fond dans le mystère,
Sous les baisers du vent subtil.

L'amour est lourd pour mon cœur frêle,
Mon cœur en fleur, mais mal guéri,
Comme la lune large et belle
Dans le cytise refléuri.

IV.

ENFANT CRÉDULE.

Oh ! suis-je encore l'enfant crédule
Au cœur tout ébloui d'amour,
Dans les rougeurs du crépuscule
Voyant l'aurore d'un beau jour ?

Il est temps que je te réveille
De ce mirage de l'amour,
O cœur ! cette lueur vermeille
Prédit la nuit et non le jour.

— Non, laisse-moi dormir encore,
Si la nuit vient au lieu du jour,
Je veux rêver jusqu'à l'aurore
Et m'éveiller au ciel d'amour.



V.

AMOUR DE RÊVE.

Je le sais bien que c'est mon âme
Que j'aime en toi,
Mais d'avoir rallumé la flamme
Du doux émoi,

D'avoir à mon cœur de poète
Rendu l'essor,
Je veux bénir ta chère tête
Aux cheveux d'or.

Je le sais bien que c'est mon rêve
Que j'aime en toi,
Mais de m'avoir rendu la sève
Avec la foi,

Je veux bénir ta voix charmeuse
Et tes yeux doux
Et chanter ma peine amoureuse,
A tes genoux.

Et t'aimer sans que je t'étreigne
Et sans rancœur
Pour la blessure qui me saigne
Au fond du cœur.



VI.

AMOUR.

Tu m'as empli le cœur de douleur et d'extase,
Tu m'as empli le cœur d'amour et, comme un vase
Trop lourd d'être trop plein que son poids tient penché,
Mon amour douloureux et doux s'est épanché
Sur la vieille en sabots dont le pas lourd s'englué,
Sur le blond laboureur courbé vers la charrue,
Sur les filles chantant leur ronde à pleine voix,
Sur les bambins glanant des fâines, dans les bois.
Mais ne crains, doux ami, que plus rien ne me reste,
Dans le vase profond, du breuvage céleste,
Quand tu voudras y boire et guérir ta langueur.
Une source d'amour a jailli de mon cœur.



VII.

TU ME DIRAS...

Tu me diras de ta voix chère
N'importe quoi, ce que tu veux
Et je verrai de la lumière
 Dans tes cheveux.

Tu poseras sur mon épaule
Ta main qui fait vibrer d'espoir
Et je tremblerai comme un saule
 Au vent du soir.

Tu mettras sur mon cœur ta paume
Et tu me guériras le cœur
En le pansant avec le baume
 De ta douceur.



VIII.

LE PRISONNIER.

Oh ! comme un prisonnier dont s'ouvre la cellule
Et qui voit rayonner un ange sur le seuil,
N'ose croire à ce rêve et, rentrant dans son deuil,
Les mains devant les yeux, tremblant d'effroi, recule,

Telle je n'ose plus croire au bonheur trop doux
Qui m'éblouit le cœur de sa lumière blonde
Et je pleure et j'ai peur et l'auréole inonde
Ma prison de douleur où je tombe à genoux.



IX.

MOTS D'AMOUR.

Dis-moi les mots d'amour que je voudrais entendre,
Pour que je rêve encore et croie à l'âme-sœur,
Pour que je noie enfin ma peine en ta voix tendre,
Pour que mon cœur se désaltère en ta douceur.

Si tu me les disais, mais sans toi-même y croire,
Je les boirais pourtant comme autant de baisers.
Pâle, je laisserais tes douces lèvres boire
Mes longs pleurs de douleur, par ta bouche apaisés.

Si tu me les donnais, comme on verse une aumône
Au mains du mendiant qui fut riche autrefois,
Rien que pour le plaisir d'offrir la pièce jaune,
Le plaisir de donner, la volupté des rois,

Je recevrais pourtant comme un bienfait suprême,
Les yeux mi-clos d'extase et tremblant dans tes bras,
Les paroles d'amour, les mots d'émoi que j'aime,
Mais qu'ils me seraient doux, tu ne t'en doutes pas.

X.

ILES BIENHEUREUSES.

Comme des îles lumineuses,
Îles de neige, îles de feu,
Comme des Îles Bienheureuses
Vont les nuages dans le bleu.

Veux-tu nous envoler, chère âme,
Avec les ailes du désir
Aux îles que l'extase enflamme,
Pour y vivre et pour y mourir ?

Veux-tu plutôt, fervents mais calmes,
Monter aux îles d'amour pur,
Où, blancs et balançant des palmes,
Les Anges planent dans l'azur ?

O ma chère âme ! neige ou flamme,
Choisis pour toi, choisis pour moi,
Pourvu qu'ensemble, ô ma chère âme !
Nous porte au ciel le même émoi.

XI.

PRIÈRE.

Oh ! tous ces doux bonheurs que je n'ai pas voulu !
Ces poèmes d'amour que je n'aurai pas lus !

Exauce-moi, mon Dieu ! Ma fervente prière
Implore, avant la mort, une grâce dernière.

Comme une fleur d'automne au beau calice d'or,
Comme le chant du soir d'un oiseau qui s'endort,

Comme un fruit savoureux qui se fond sous les lèvres
Et comme une fontaine où s'apaisent les fièvres,

Donne-moi ce bonheur que je n'ai pas connu
D'être aimée et d'aimer d'un amour ingénu.

Je ne franchirai pas hardiment la clôture
Pour voler la fleur d'or, la pêche fraîche et mûre.

Mais, triste, j'appuierai mon front contre le mur,
Pour aspirer l'odeur de fleur et de fruit mûr

Et la fraîcheur de l'eau dans la vasque de marbre
Et le chant de l'oiseau qui jubile dans l'arbre.

Et peut-être qu'alors, toi qui me vois souffrir,
Dieu puissant, Dieu d'amour, tu voudras bien m'ouvrir.

Tu voudras me donner ce que je n'ose prendre,
L'eau fraîche pour ma soif, le fruit doux, la fleur tendre.

Et je ne sais comment — mais tu peux tout, mon Dieu,
J'espère en toi, mon Père, ô doux Père au ciel bleu !



XII.

TES MAINS.

J'ai mis mon cœur dans tes mains douces,
Comme un oiseau tombé du nid.
Oh ! prends des herbes et des mousses
Et fais un nid que Dieu bénit.

J'ai mis mon cœur dans tes mains bonnes,
Comme un enfant malade et nu,
O cher ! afin que tu lui donnes
Un peu de ton amour d'élu.

J'ai mis mon cœur dans tes mains pures,
Tes mains de bon Samaritain.
En veux-tu guérir les blessures
Avec ton sourire divin ?

J'ai mis mon cœur dans tes mains chères.
Guéris sa fièvre et sa langueur.
Quand tu baisseras les paupières,
Que tes yeux bleus baisent mon cœur.

XIII.

AMES-SŒURS.

N'as-tu pas reconnu mon âme,
Quand de si loin tu vins à moi ?
Tes mains cueilleuses de dictame
N'ont-elles pas tremblé d'émoi ?

Lorsque j'ai reconnu mon frère,
A ta voix claire, à ta douceur,
A ma douceur, à ma voix claire
N'as-tu pas reconnu ta sœur ?

Oh ! prends mon cœur, mon frère, et panse
Le cœur malade de ta sœur
Avec le vin de ta vaillance,
Avec l'huile de ta douceur !



XIV.

DERNIER RÊVE.

J'avais nourri mon dernier Rêve
De sang, de larmes et de sève.

J'ai couronné mon bel Espoir
De fleurs écloses vers le soir.

J'ai paré ma dernière Joie
De lin blanc, de pourpre et de soie.

Je pose entre ses frêles mains
Le sceptre de mes lendemains.

O toi que j'ai mis sur un trône,
Enfant royal, fais-moi l'aumône !

Accorde-moi, Rêve béni,
Le doux sourire de l'Ami.



XV.

L'EAU DU RUISSEAU.

J'ai pris de l'eau dans le ruisseau,
Entre le chêne et le bouleau.

J'ai pris de l'eau plein mes deux mains,
Pour ma soif, le long des chemins.

L'eau du ruisseau tranquille et frais
Aura l'arôme des forêts.

L'eau du ruisseau rose de soir
Aura le goût de mon espoir.

Avec l'eau du ruisseau des bois
Tracerai-je un signe de croix ?

J'écris ton nom, mon doux élu,
Entre mes yeux, sur mon front nu.

J'écris ton nom, mon doux vainqueur,
Sur la brûlure de mon cœur.

J'écris ton nom plein de refus
Sur mes yeux qui ne dorment plus.

Sur mon front la brise a passé
Et ton nom cher est effacé.

Sur mes yeux la brise l'a bu,
Mais mon cœur ne l'a pas rendu.

Va, passe, efface, ô vent joueur !
Le nom chéri me reste au cœur.

Mais vides, vides sont mes mains
Pour ma soif, le long des chemins.



XVI.

PRENDS MON CŒUR...

Prends mon cœur lourd d'amour comme un doux fruit d'automne,
Plein du sang du soleil et des pleurs de la pluie.

Prends mon cœur dans tes mains, ami, je te le donne,
Pour que ta soif s'apaise et ma douleur s'enfuie.

Mets-y le long baiser de tes lèvres soyeuses,
Comme un enfant gourmand, fermant les yeux pour boire
Au grand vase trop lourd dans ses deux mains joyeuses
Et baisant le miel blond que son haleine moire.

Prends le doux fruit mûri que l'ouragan d'automne
Avec les feuilles d'or cueille à l'ombre des branches,
Prends le vase de miel, ami, je te le donne,
Prends, doux ami béni, mon cœur dans tes mains blanches.



XVII.

RÊVERIE.

J'emplirai lentement le grand vase de cuivre
Du roux et brun velours des derniers chrysanthèmes
Et de l'or du feuillage automnal qui m'enivre
Et je clôrai les yeux pour rêver que tu m'aimes.

Les rideaux aux plis lourds glisseront sur leurs tringles,
La chambre s'emplira du mystère de l'ombre,
J'écouterai la pluie aux pleurs amers qui cingle
Le verre des vitraux voilés de velours sombre.

Dans l'âtre j'avivrai les rougeurs de la flamme,
Dans le creux d'un coussin reposera ma joue
Et je tendrai les bras à mon rêve de femme,
Comme un crédule enfant qui ne sait plus qu'il joue.

Et je veux m'endormir comme une enfant câline,
Les lèvres sur la main qui tendrement la frôle,
Au berceau de tes bras, au creux de ta poitrine
Et le poids de mon front ployé sur ton épaule.

XVIII.

JOUR DES MORTS.

Chère âme, c'est le Jour des Morts.
Je n'ai pas visité mes tombes
Et mon cœur est plein de remords.

Viens, prends mes roses, mes colombes
— Vois, leurs pieds frêles sont liés ! —
Nous en ferons des hécatombes.

Viens, courons vers les oubliés,
Faisons neiger les roses blanches
Et pleuvoir le sang des ramiers.

La lune est triste entre les branches,
Pâle dans un halo de pleurs.
J'ai peur : les morts ont leurs revanches.

Non, c'est cruel, ramiers et fleurs —
N'effeuillons pas ces fleurs écloses,
Ne tuons pas ces roucouleurs.

Viens, j'oserai, moi, si tu n'oses,
Dire à mes morts aimés pourquoi
Je leur reprends ramiers et roses.

Prends-les, chère âme, ils sont pour toi.



XIX.

TES YEUX.

Tes yeux clairs sont deux fleurs où mon cœur boit du miel.
Tes yeux clairs sont deux lacs pleins de l'azur du ciel.

Mais dans ce miel trop doux je goûte un fiel amer
Et j'ai peur de ces lacs plus profonds que la mer.

Dans ces calices bleus j'ai savouré la mort.
Sur ces lacs dangereux je sombre, loin du port.

Donne-moi l'antidote et guéris ma langueur,
Montre-moi le port sûr pour qu'aborde mon cœur.



XX.

JE SUIS SEULE...

Je suis seule à jamais. — Je fuis les jeunes femmes,
Fières de leur jeunesse et belles sans douceur,
Souriant de mon cœur vivace et plein de flammes.
Je ne suis pas leur mère et ne suis plus leur sœur.

Je suis seule à jamais — loin des vieilles dolentes,
Médissant de la vie et de l'espoir trompeur.
Leur impuissante envie et leurs têtes branlantes,
Leur mépris de l'amour, leurs yeux morts me font peur.

Je suis seule à jamais, si l'Ami ne veut tendre
A ma faiblesse en pleurs, lui si bon, lui si fort,
A ma brûlante main sa main virile et tendre,
Pour m'aider à marcher vers l'ombre de la mort.



XXI.

VEUX-TU DES FLEURS...?

Veux-tu des fleurs d'azur et pleines de rosée ?

— Prends mes yeux bleus en pleurs, prends mes yeux doux et las.

Veux-tu le soir rêveur où la brise embrasée

Mêle aux odeurs de sève un parfum de lilas ?

— Prends mon âme, en automne encore printanière,

Mais n'attends pas l'hiver et son neigeux linceul.

Veux-tu le bois fleuri, plein d'ombre et de lumière ?

— Prends mon amour en fleur, attristé d'être seul.

Veux-tu les ramiers purs, roucoulants et fidèles,

Qui reviennent toujours, un doux message au col ?

— Prends mes baisers fervents, adorants et fidèles.

Prends mon poème aussi, veux-tu le rossignol.



XXII.

SI TU VOULAIS...

Si tu voulais mêler nos peines,
Si tu voulais mêler nos pleurs,
Comme les eaux des deux fontaines,
Blanches des cygnes et de fleurs !

Si nous mêlions nos solitudes,
Nous en ferions un jardin clos,
Bien abrité des bises rudes,
Plein d'ombre fraîche et de repos.

Si nous mêlions nos larmes vaines
Nous oublierions les jours maudits.
Si tu voulais mêler nos peines
Nous en ferions un paradis.



XXIII.

LA PLUIE.

J'écoute la pluie
Baiser les lilas.
Mon âme s'ennuie
Et mon cœur est las.

J'écoute la pluie...
On dirait des pleurs,
Pleurs que nul n'essuie.
Mon cœur est sans fleurs.

J'écoute la pluie...
On dirait des pas.
Mon âme s'ennuie...
Ne viendras-tu pas ?



XXIV.

J'ÉCOUTE...

J'écoute...

Le pas de mon Amour résonne sur la route.

Je prie...

Je voue à mon Amour les lys blancs de Marie.

J'espère...

Mes sanglots de douleur, l'Amour les fera taire.

J'appelle...

Pour son baiser divin mon âme se fait belle.

Je crie...

Amour, ouvre tes bras, car c'est là ma patrie.

Je pleure...

Mon Amour, sans entrer, a passé ma demeure.



XXV.

FIÈVRE.

Perdue en mon rêve,
Je vais sans voir où.
Ma raison fait trêve
Et mon cœur est fou.

Sous la brume grise
Du ciel automnal,
Je vais, l'âme éprise,
Et mon cœur fait mal.

Sans le voir je foule
Le sol moite et mou.
Seule dans la foule,
Je vais sans voir où.

Je tremble sans trêve,
J'ai peur tout-à-coup. —
Je sens, dans mon rêve,
Tes bras à mon cou.

XXVI.

DERNIER BONHEUR.

Oh ! ce dernier bonheur doux et mélancolique
Qu'appelle mon désir, que ma raison refuse,
Comme un beau fruit doré par le soleil oblique,
Tentant ma soif d'amour et plein de joie infuse !

O fruit blond, lumineux au doux soleil d'automne,
Ne tente plus ma main qui vers toi veut se tendre !
Berce mon cœur brûlant, ô brise monotone !
Murmurant, au verger, ton chant plaintif et tendre.

Berce mon cœur brûlant couché sur l'herbe jaune,
O brise murmurant dans l'or mûr du feuillage !
Voici mes mains en coupe à recevoir l'aumône,
Mets-y les frais baisers qu'on donne à l'entant sage.

Si tu cueillais le fruit que ma raison refuse,
Brise au geste clément de secourable mère,
Ne recevrais-je pas, rougissante et confuse,
Dans mes ferventes mains le fruit de ma prière ?

XXVII.

LE VIN DOUX DE L'AUTOMNE.

Le vin doux de l'Automne emplit mon cœur d'extase.
Elargis-toi, mon cœur, pour recevoir le vin
Que te verse en riant — vois déborder le vase! —
L'Automne aux yeux troublants, au sourire divin.

Mon cœur est plein d'ivresse et fait chanter mes lèvres.
Je l'enguirlande en vain des feuillages mourants.
Leur rouge or odorant n'exhale que des fièvres
Et j'y brûle mes doigts humides et tremblants.

Mets la main sur mon cœur, j'ai trop peur qu'il n'éclate,
Sens le vin de l'Automne y fermenter trop fort,
Délace tendrement le feuillage écarlate.
Oh! la dernière extase!... et demain c'est la mort.



XXVIII.

BAISERS D'AUTOMNE.

Oh ! ces baisers perdus que nul amour ne cueille !
Violettes d'Avril sous l'herbe et sous la feuille
Et que décèle en vain leur parfum doux et frais,
Car la brise le mêle au souffle des forêts.
Oh ! ces baisers, éclos dans l'enclos de mon âme,
Où l'éternel Avril des tendresses de femme
S'extasie et rayonne et pleure et chante encor,
Malgré l'automne ! Oh ! vois ! Octobre mue en or
Les feuillages plaintifs balancés par la brise.
Oh ! ces fleurs de mon cœur ! Vois, l'Automne m'a prise
Dans ses bras, son haleine est moite sur mon front
Et je pressens l'hiver et la mort qui viendront.
Et, frissonnant d'effroi, je refuse mes lèvres
A l'Automne, et, brutal, il me souffle ses fièvres.
Et je souffre et je crie et je pleure et j'ai peur...
Et tous mes doux baisers vont mourir de douleur.



XXIX.

SI J'OSAIS...

J'ai froid d'attendre.
Mes bras sont las
De si longtemps en vain se tendre
Vers le bonheur qui ne vient pas.

Si j'osais prendre
Sa douce main...
Elle est si bonne, elle est si tendre
Pour consoler tout mal humain.

Si j'osais dire...
Je n'ose pas.
J'ai peur de son divin sourire,
J'ai peur des pleurs entre ses bras.



XXX.

SOIS DOUX.

Tu réveillas mon cœur qui dormait, désarmé.
Était-ce un jeu cruel ? — Sois doux, mon bien-aimé.

Ne ris pas de l'amour que t'a voué mon cœur.
Mon automne a fleuri. — Sois doux et non moqueur.

Mes lys blancs d'amour pur et mes roses d'émoi,
Ne les effeuille pas. — Sois doux, console-moi.

Rappelle-toi qu'un jour ta main chère a frémi
En effleurant ma main. — Sois doux, mon seul ami.

Vois, la terre est perdue et le ciel est fermé.
Ne brise pas mon cœur, sois doux, mon bien-aimé.



XXXI.

FLEUR D'AUTOMNE.

Mon cœur est une fleur en plein automne éclose,
Fleur veloutée et sombre au parfum triste et doux.
Ne cueille pas mon amour si tu veux une rose,
Il en fleurit encor dans les feuillages roux.

Mais si tu veux la fleur de mon cœur, si tu l'aimes
Pour son parfum d'automne amer et douloureux
Et suave pourtant, comme ces doux poèmes
Qui font jaillir les pleurs de l'âme au bord des yeux,

Ami, cueille la fleur éclose en plein automne,
Mêle tes pleurs d'amour à la pluie aux longs pleurs,
En sa corolle noire et qui du choix s'étonne,
Parmi la pourpre et l'or des automnales fleurs.

Mets la fleur de mon cœur sur ton cœur plein de fièvres,
Sur tes lèvres en feu, doux ami, loin du jour —
Et la fleur te rendra les baisers de tes lèvres
En long baisers profonds qui font mourir d'amour.

XXXII.

DÉSIR.

Le fruit mûr a touché les ardeurs de mes lèvres
Et la fraîcheur de l'eau m'a tentée et me fuit.
Mon orgueil niera-t-il la brûlure des fièvres,
Pour dédaigner l'eau fraîche et mépriser le fruit ?

Mon orgueil maudira la fontaine où je plonge,
Qui refuse à ma soif l'aumône de son eau
Et le fruit qui s'incline à l'arbre de mon songe,
Qui m'effleure et qui reste incueillable au rameau.

Et je ne crierai pas, dans l'ardeur du supplice,
Pour ameuter la foule au vil rire moqueur.
Livrant ma soif aux dieux en altier sacrifice,
J'offre à leur jeu cruel le désir de mon cœur.



XXXIII.

MATIN D'AUTOMNE.

Le forêt dort, paisible, aux flancs de la colline,
Dans sa robe d'or fauve et son voile de brume.
La brise du matin, amoureuse et câline,
Baise le voile blanc que le soleil allume.

Vois, le voile se dore au vent qui le soulève
Et s'allège en vibrant comme un frisson qui flotte.
Vois, il n'en reste plus qu'un doux halo de rêve
Et la forêt profonde a des ombres de grotte,

Oh ! la main dans la main, gravissons la colline,
Contemplant, dans le val, les seigles d'émeraude
Glacés de pâle argent, sous la lueur câline
Et les marronniers d'or pleins de mains en maraude.

Oh ! la main dans la main, nous nous dirons des choses
Qui font pleurer d'amour, qui font les bras se tendre,
Jusqu'à l'heure où le soir, les mains pleines de roses,
Vers la terre en émoi va tendrement descendre.

XXXIV.

IL PLEUT...

Il pleut, il pleut, mon âme,
Garde tes blancs désirs.
Le vent sanglote et brame,
Le froid va les saisir.

Prends ta houlette et, fière,
S'ils bêlent de douleur,
Lance-leur de la terre,
De la terre sans fleurs.

Mords dans la toison douce,
Chien gris du blanc troupeau,
Va, viens, aboie et pousse,
Au penchant du côleau.

Il pleut, il pleut, mon âme,
Où mener tes désirs ? —
Le bercail est en flamme
Et le jour va mourir.

XXXV.

TU CHANTERAS...

Tu chanteras de ta voix pure
Une ballade pour mon cœur.
Je rêverai, sous la ramure,
Pâle d'amour et de langueur.

Tu poseras sur mes paupières,
Brûlant d'avoir pleuré longtemps,
Le baiser de tes lèvres chères,
Le regard de tes yeux cléments.

Les yeux voilés, les lèvres closes,
Je feindrai, calme, de dormir,
De peur, ami, que tu ne m'oses
Toucher le cœur pour le guérir.

Comme un doux page de ballade,
Sous la ramure d'un tilleul,
Tu baiseras mon cœur malade,
Mon cœur malade d'être seul.

XXXVI.

SOIF D'AMOUR.

Mon cœur a soif d'amour après la vie aride.
Oh ! ne sois pas cruel comme un enfant moqueur,
Offrant au voyageur la belle coupe vide.
N'offre pas un cœur vide à la soif de mon cœur.
Parce que, malgré tout, mon cœur resta candide,
Mes yeux pleins de douceur, ma douleur, sans rancœur,
Ami, ne te ris pas de mon espoir timide.
Donne à boire à mon cœur les larmes de ton cœur.



XXXVII.

ROSE ÉCLOSE.

Mon cœur amer était fermé,
Comme une triste et pâle rose,
Mon cœur amer était fermé,
Comme une rose au gel de Mai.

Le regard bleu du bien-aimé
Baisa la triste et pâle rose,
Le regard bleu du bien-aimé,
Comme un rayon du ciel de Mai.

Mon cœur surpris, vibrant, charmé
Fut une rose large-écloso.
Mon cœur surpris, vibrant, charmé
S'ouvrit au beau soleil de Mai.

Oh ! penche-toi, mon bien-aimé,
Et bois l'arôme de ta rose,
Oh ! penche-toi, mon bien-aimé,
Mon cœur aimant n'est plus fermé.

Mon cœur est plein du miel de Mai.
Oh ! sois l'abeille pour ta rose !
Mon cœur est plein du miel de Mai,
Pour qu'il soit doux au bien-aimé.



XXXVIII.

DIMANCHE PRINTANIER.

Je voudrais être
Une enfant pure de quinze ans
Qui rêve, blonde, à sa fenêtre,
Un clair dimanche de printemps,
Livrant aux baisers de la brise
Mes cheveux longs fleurant l'encens,
Car je reviendrais de l'église,
Sans voir les regards des passants.
Je garderais les lèvres closes,
Pour savourer le goût de roses
Qu'aurait mis l'hostie en mon cœur.
Et, profilant ma blancheur pure,
Sur le ciel doux qu'Avril azure,
Je me sentirais fondre en mystique langueur.

Et, tout-à-coup, sous ma fenêtre
Tu passerais

Et je croirais te reconnaître,
Du fond d'un rêve où tu m'aimais.
Je laisserais tomber la rose,
Cueillie au treillis du balcon,
Et tu prendrais, joyeux et rose,
 Mon premier don.
Tu baiserais la fleur éclose,
Mon cœur tressaillerait d'un bond.
Et je saurais que, dans l'église,
Mon doux amour pour mon Sauveur
M'ouvrirait le cœur pour que m'élise
L'aimé qui donne le bonheur.
Tu baiserais mon âme éclose
Avec tes yeux fervents et bleus.
Je voilerais ma bouche rose
Avec les flots de mes cheveux.
Mais tu verrais fleurir mon âme
 Et, dans mes yeux,
 Tous mes aveux,
Comme, en un soir d'or et de flamme,
On voit des anges dans les cieux.

XXXIX.

JOUR DE MAI.

Le bouleau printanier semble un arbre de rêve,
Sur le pâle horizon d'un bleu mêlé de lait.
Les frondaisons de chêne ont des rougeurs de sève,
Au pied du hêtre éclôt du feuillage en bouquet.

Les chevaux de labour, bruns sur la terre bise,
Veloutés de sueur, travaillent gravement.
Et, sous les longs baisers que lui donne la brise,
La glauque mer de seigle a des remous d'argent.

Cher, je voudrais sentir ma main dans ta main douce,
Pour que ce beau printemps fût le printemps pour moi.
Nous irions à pas lents dans l'herbe et sur la mousse,
Palpitant de désir et pâissant d'émoi.

Sous la fraîche feuillée, au grand bois solitaire.
Tu poserais, ami, ton front sur mes genoux.
Et tu serais le ciel et je serais la terre
Et nos baisers feraient le vrai printemps pour nous.

XL.

MIEL D'AMOUR.

J'ai voulu consoler mon cœur,
Comme un enfant pris de langueur.

— " L'azur est pur, le ciel est chaud,
Viens, sors enfin de ton cachot.

Fauvettes, merles et pinsons
N'attendent plus que tes chansons.

Au doux concert mêle ta voix.
La brise est tiède au fond des bois.

La violette ouvre son cœur
Pour te guérir de ta langueur. "

Mon cœur m'a dit : " J'ai soif, j'ai faim,
Je veux vivre ou mourir enfin. "

— " Voici de l'eau, voici des fruits,
Ta soif, ta faim seront guéris. "

Mon cœur m'a dit : — " Pour m'apaiser
Il me faut le miel du baiser ".

— Si c'est le miel d'amour qu'il faut,
Reviens mourir dans ton cachot.



XLI.

SOUVENIR.

L'enfant-poète,
Un soir d'Avril,
Contre son cœur me prit la tête,
D'un geste pur et puéril.
Il n'osait pas baiser mes lèvres,
Je n'osais pas les lui donner.
Il laissa, pour calmer nos fièvres,
Contre son cœur mon front rêver.
Comme une oiselle
Ouvre son aile,
Pour abriter, au bord du nid,
Son oisillon peureux qui n'ose
Affronter l'azur infini,
Il entourra du bras ma tête blonde et rose,
En ce doux geste qui bénit.
J'avais oublié la caresse
De l'éphèbe aux cheveux de miel,

Car depuis j'ai connu la douleur et l'ivresse,
Les flammes de l'enfer et l'extase du ciel.
Et je restai l'enfant trop crédule et trop douce,
Cherchant un cœur humain pour abriter mon front,
Ne trouvant que l'amour qui blesse et qui repousse
Et tout l'effroi de l'abandon.

Et tout-à-coup je me rappelle
Le bel éphèbe aux cheveux d'or,
Au sourire de sphinx, aux yeux d'ange rebelle,
Sombéré dans l'ombre de la mort.

C'est que tu m'attiras mon front brûlé de fièvres
Sur ton cœur plein d'amour divin,
Chaste et sans effleurer les rougeurs de mes lèvres,
O doux ami que j'aime en vain !
Que sous la fraternelle et naïve caresse,
Au charme tendre et puéril,
J'ai senti se rouvrir la fleur de ma jeunesse
Et mon cœur revenir d'exil.



XLII.

TRISTESSE.

Ignorant à jamais la saveur de tes lèvres,
Je clos les yeux et rêve à ton baiser divin.
Je l'imagine pur et clément à mes fièvres.
Je tends les bras, je t'aime et je t'appelle en vain.

Je dis ton nom, chère âme, et je t'offre ma bouche,
Comme un fruit rouge et mûr pour la soif de ton cœur.
Soudain je me reprends, palpitante et farouche
Et mon amour se voile et l'orgueil est vainqueur.

Les jours glissent, voilés, pareils à des fantômes
Et, parmi leurs pâleurs, mon cœur seul est vivant.
Mais il implore en vain la tendresse et les baumes
De ton baiser divin, mirage décevant.

Et toujours l'oasis, son eau fraîche et ses palmes,
Attire mon délire au désert de mon sort.
Oh ! boire tes baisers ! — et puis, joyeux et calmes,
Nous endormir ensemble à l'ombre de la mort !

XLIII.

LA POMME.

Je me rappelle
Un vieux récit
Du temps rêveur de mon enfance,
Un récit du Dauphin de France.
Et je trouvais l'histoire belle
Et la voici.

L'enfant, dans sa prison cruelle,
L'enfant-martyr aux doux yeux bleus
— Je me rappelle,
J'ai des frissons dans les cheveux... —
Aima le bon docteur, seule âme
Qui le berçât comme une femme
Et se fit doux pour le veiller.
Et, n'ayant au monde autre chose,
Il lui donna la pomme rose
Qu'il lui gardait, sous l'oreiller.

Oh ! dis pourquoi je me rappelle,
Dans ma prison de désespoir,
La vieille histoire triste et belle,
Comme le soir ?

Ils m'ont ravi mon beau royaume,
Ils m'ont tué ceux que j'aimais,
Ils m'ont tout pris, jusques au dôme
Du ciel et l'odeur des forêts.
Ils m'ont pris la pluie et la brise
Et les baisers d'or du soleil.
Mais j'ai gardé mon âme éprise,
Mais j'ai gardé mon fruit vermeil.
Prends, car je n'ai pas autre chose.
Prends — le géolier s'est endormi.
Je t'ai gardé la pomme rose
De l'amour dans mon âme close.
Prends mon amour, ô seul ami !



XLIV.

ANTÉE.

Aujourd'hui mon âme est hantée
Par le Titan de la légende,

Antée.

Il ouvrait sa main toute grande
Et la posait parmi les cimes
Des houleuses forêts sublimes.
Ses doigts, mêlés aux frais feuillages,
Caressaient la rugueuse écorce.
Et soudain refluaient dans ses veines la force
Et la jeunesse et le courage.

Comme le vieux géant de l'antique légende,
Dans l'ombreuse forêt j'ai fouillé les feuillages,
J'ai mis ma main brûlant de fièvre sur la lande,
J'ai cueilli dans les flots les roses coquillages.
Mais j'ai leurré mon cœur de mes attentes vaines.
Je n'ai pas retrouvé mon courage et ma force

Dans la fraîcheur des flots, des feuilles, de l'écorce.
L'herbe et les fleurs de la vallée
M'ont laissé l'âme inconsolée
Et j'ai maudit la forêt traître.

Et voici que je viens, humble, vers toi, mon maître.
Incline-toi vers moi, cher, afin que je pose
Ma main tremblant d'amour sur ta bouche mi-close.
Sens palpiter l'amour, sa douleur et ses fièvres
Dans mes doigts implorants sur la fleur de tes lèvres,
Veille effleurer mes doigts de ta suave haleine.
Tu me rendras la force et guériras ma peine.



XLV.

LA NUIT TOMBE.

Le ciel hostile est blême et soudain la nuit tombe.
La main de la terreur s'abat sur mon épaule.
Le champ noir du labour a des sombreurs de tombe,
Je sens mon cœur trembler lorsqu'une fleur me frôle.

J'ai peur d'un autre pas que le mien sur la route
Et je crains les forêts massives que je longe
Et leur mystérieux murmure et je redoute
La solitude affreuse où ton dédain me plonge.

J'ai lu dans le ciel blême, ainsi que sur la porte
De l'Enfer, qu'il me faut laisser toute espérance.
J'entends gémir mon cœur, cet enfant que je porte,
Enfant triste et malade, alourdi de souffrance.

Et je sais que jamais, dans l'ombre où, faible femme,
J'entends pleurer mon cœur, éperdu comme un saule,
Jamais n'apaisera l'angoisse de mon âme
La main de mon amour tombant sur mon épaule.

XLVI.

AMITIÉ.

Je ne veux le maudire et ne puis le bénir.
Il m'a pris le passé, il m'a pris l'avenir
Et sa haine a souillé mon plus doux souvenir.

Je voudrais remonter le courant du passé,
Pour qu'un îlot d'oubli, par le fleuve embrassé,
Offre un paisible asile à mon amour lassé.

Mais l'île de la Joie a sombré dans les flots,
Les bateaux sont perdus et morts les matelots.
Mon cœur amer et las me condamne aux sanglots.

Ami, tends-moi la main, si douce à la douleur,
Ami, dernier ami, mets la main sur mon cœur
Et laisse-moi pleurer, c'est mon dernier bonheur.



XLVII.

JOUR D'HIVER.

Dans le tiède ennui de la chambre close
— Rêves sans espoir, livres déjà lus —
Lentement s'effeuille une blanche rose,
Comme un souvenir des Juins révolus.

Dans un vase pâle odore une branche
De mimosa jaune au parfum de miel.
Aux vitres d'hiver la floraison blanche
Des rideaux ressemble à des fleurs de gel.

J'ai paré l'Enfant que me tend la Vierge
D'un bouquet de houx aux fruits de corail.
La svelte bougie est d'un blanc de cierge,
La vitre fleurie a l'air d'un vitrail.

Mais Vénus sourit et me trouble l'âme
Et m'emplit le cœur d'amoureux émoi.
Mon désir fervent me rend tendre et femme,
Ma détresse en pleurs tend les bras vers toi.

XLVIII.

SOUFFRANCE.

Dis, quand tu viens t'asseoir dans ma tiède cellule,
Viens-tu pour aspirer l'arome de mon cœur,
Comme une fleur d'automne, au pâle crépuscule,
Exhalant des parfums d'amour et de langueur ?

Dans l'asile apaisant de cette chambre close
Où je laisse mes yeux de larmes s'endeuiller,
Prends-tu mon cœur souffrant comme on cueille une rose,
Et bois-tu son haleine avant de l'effeuiller ?

Cher, pour ne pas blesser ta main qui la torture,
La rose a replié ses épines, tu sais
Qu'elle t'aime et pourtant son long supplice dure.
Oh ! laisse-la mourir, la fleur que tu froissais.

Ami, que t'ai-je fait ? Mon cœur voulait éclore.
Tu le vois sans défense et tu lui fais du mal.
Tu sais bien qu'il n'avait besoin pour vivre encore
Que d'un peu de rosée et d'un peu d'air natal.

Un doux souffle d'amour, une larme, un sourire
Et mon cœur revivrait, tout rose épanoui.
Mais ta bouche est morose et ta main le déchire
Et mon cœur ne sait plus pourquoi je t'aime ainsi.



XLIX.

FILS D'ARGENT.

Je me tiendrai dans l'ombre et loin de l'or des lampes
Et tu ne verras pas la pâleur de mes tempes,
Les rides de mon front, les larmes dans mes yeux
Et tous les fils d'argent brillant dans mes cheveux.

Mais toi, mon doux ami, pour que mieux je te voie,
Laisse baigner ton front de lumière, ô ma joie !
Car ta pâleur m'est chère et sacrée et je veux
Baiser les fils d'argent brillant dans tes cheveux.



L.

OUBLI.

Je voudrais t'oublier. Tu m'as donné l'angoisse,
Le désir qui ravage et la soif du baiser.
Tu pris nonchalamment, comme un enfant qui froisse
Et rejette une fleur, mon cœur pour le briser.

J'avais bercé mon cœur de cantilènes douces,
Il s'était endormi comme un enfant lassé.
Pourquoi l'éveillais-tu, puisque tu le repousses ?
Il pleure et c'est en vain que je l'ai tant bercé.

Je voudrais t'oublier, mais je ne puis : je t'aime
Et tu sais que je t'aime, ô toi que j'aime en vain !
Tu sourieras d'orgueil en lisant mon poème.
Ton sourire cruel me semblera divin.



LI.

VEILLÉE.

L'heure dernière
De l'an mourant, pâle d'émoi,
J'ai joint les mains pour la prière,
Car je voulais prier pour toi.
Pour implorer l'amour du Père
Je n'ai trouvé que des sanglots.
J'ai prié pour ton âme chère
Avec des pleurs au lieu de mots.

— " Dieu, si tu veux que je renonce
A mon suprême espoir d'amour et de bonheur,
Dis ta réponse,
Que je l'entende au fond du cœur.
Si tu le veux je me résigne,
Je m'en irai, triste mais digne,
Mon cœur dira son chant du cygne
Et noblement mourra mon cœur. "

Et, sur ma prière sublime,
Soufflant un souffle amer et froid,
Je sentis le vent de l'abîme
Dans mes cheveux dressés d'effroi.

Au dehors les gars du village,
 Suivant l'usage,
Tiraient des coups de pistolet,
Tuant brutalement l'année
Et le silence qui planait
Sur la terre pâle et fanée,
Où la lune, à travers la brume,
 Versait du lait.

Le coup joyeux éclate et fume...
Oh par pitié, s'il me tuait !



LII.

AMOUR TIMIDE.

Je baisse devant toi comme une enfant timide
Mes yeux trop lourds de pleurs pour les voir épiés.
Mes mains cherchant tes mains n'étreignent que le vide.
Mon désir éperdu vient mourir à tes pieds.

Si le feu de mes yeux faisait fondre la glace
De ton regard si pur mais trop sûr et trop dur,
Si tes bras s'entr'ouvraient pour que ma tête lasse
Contemplât dans tes yeux l'infini de l'azur,

Je convoiterais non la volupté suprême
De vivre sur ton cœur dans un rêve divin,
Mais l'humble et doux bonheur d'avouer que je t'aime
Et de baiser tes pas, ô toi que j'aime en vain !



LIII.

DOULEUR ET DOUCEUR.

— Cœur, faut-il vivre encore pour la douleur d'aimer,
Pour le supplice ardent d'aimer qui point ne m'aime
Et d'effeuiller en vain les fleurs de mon poème
Sous des yeux dédaigneux pour qui les vient semer ?

— " Non ", me répond mon cœur naïf malgré la vie,
" Je voudrais vivre encor pour la douceur d'aimer,
Pour les frissons d'émoi qui nous font nous pâmer,
Pour les sanglots d'amour qui te laissent ravie. "

— O mon cœur ! la douceur et la douleur d'aimer !
Sur l'autel de l'amour me fondre comme un cierge
Sous les yeux froids et bleus de l'impassible Vierge !
O mon cœur ! tu le veux, laissons-nous consumer.



LIV.

SUPRÊME OFFRANDE.

Comme la vierge en deuil offrant sa rose pâle
Au jeune souverain mené vers l'échafaud,
Pour qu'une odeur de fleur se mêle au dernier râle
Et qu'il ait pour mourir l'orgueil de roi qu'il faut,

Ainsi ton âme tendre offrant dans un beau geste
La fleur au parfum doux de ta compassion,
Pâle rose automnale et la seule qui reste,
Quand les roses d'amour ont vécu leur saison.

Sur mon cœur condamné j'ai mis la fleur dernière
Et je la baise avec de longs pleurs de ferveur,
A genoux et priant ma dernière prière
Pour toi. — La rose a pris racine dans mon cœur.



LV.

TROP TARD.

Tu me clôras les yeux, lassés de tant de larmes,
Tu resteras rêveur devant mes yeux fermés.
Tu sentiras planer les indicibles charmes
De la mort sur mes yeux que tu n'as pas aimés.

Un douloureux sourire apâlera mes lèvres.
Tu comprendras soudain que j'ai souffert pour toi.
Comme pour apaiser mes amoureuses fièvres,
Tu baiseras mes yeux en tressaillant d'émoi.

Et tu regretteras la volupté suprême
Que mon amour te réservait comme un trésor.
Et tu diras en vain : — " Réveille-toi, je t'aime !
Malgré l'affreux passé tu sourieras encore. "

Je ne sentirai plus tressaillir mes paupières
Et palpiter mon cœur au doux son de ta voix.
Mes lèvres resteront plus froides que les pierres
Sur les rigides morts endormis sous leurs croix.

Je ne sentirai pas la chaleur de ta bouche,
Je ne revivrai pas sous tes baisers tardifs.
Nul soupir ne rompra mon silence farouche,
J'irai dormir sans rêve, au murmure des ifs.



LVI.

BAISER SUPRÊME.

Tu baiseras mes lèvres pâles,
O doux ami ! tu l'as promis.
Avant l'affreux moment des râles,
Tu baiseras mes lèvres pâles,
Quand je m'en vais au Paradis.

Tu baiseras mes yeux qui pleurent
Et tu verras que je souris.
Mes yeux s'en vont, tes yeux demeurent.
Tu baiseras mes yeux qui pleurent
D'aller, tout seuls, au Paradis.

Tu me diras le mot suprême,
Quand tous mes jours seront finis.
Tu me diras enfin : " Je t'aime ! "
Tu me diras le mot suprême,
Mon fiancé du Paradis.



LVII.

FORÊT D'AUTOMNE.

Oh ! pénétrant dans l'âme ainsi qu'un dard de guêpe,
Ce perfide aiguillon caché dans la beauté !
Oh ! les forêts d'automne en leurs voiles de crêpe,
Promettant la fraîcheur du rêve après l'été !

Leur charme lent, suave et langoureux évoque
La volupté suprême à l'ombre de la mort.
Je joins les mains d'amour et je pleure et j'invoque
La dieu lointain rêvant sous les ramures d'or.

Dieu lointain, donne-moi l'Adoré pour qu'il aime
La morbide beauté des forêts avec moi !
Les feuilles sur nos fronts pleuvront comme un baptême
Et nous feront pâlir du même intense émoi.

Sans lui la solitude arômale et voilée
Trouble mon faible cœur d'angoisse et de désir.
Oh ! je tremble d'amour — Au tournant de l'allée,
Si les bras de l'Aimé s'ouvraient pour me saisir !

S'il m'étreignait enfin, comme on étreint sa joie,
Pour nous aimer dans l'or du soir tragique et doux !
S'il emportait bien loin son amoureuse proie,
Tressaillant de bonheur, sous les feuillages roux !



LVIII.

DERNIER JOUR D'AUTOMNE.

L'odeur vive du gel se mêle aux parfums lourds
Des feuillages plus beaux que des floraisons blondes,
Aux relents du vivier tapissé de velours,
Aux fraîcheurs des lointains dans les sentes profondes.

Aux senteurs des forêts, de l'eau glauque et du gel
Se mêle, acidulée, une âcre odeur de pommes.
Et ce bouquet m'émeut d'un émoi sensuel,
Où l'amour et la mort se mêlent, loin des hommes.

Oh ! l'odeur des fruits mûrs, symboles de l'amour,
La senteur du feuillage enivré d'agonie
Et l'arôme du gel, cette haleine du jour
Où sera la souffrance à jamais abolie !

Oh ! mourir comme l'or du feuillage automnal,
Pleurant sur l'étang glauque et le velours des mousses !
Si tu voulais, la mort ne me ferait pas mal.
Oh ! mes derniers baisers bus par tes lèvres douces !

LIX.

ATTENTE.

Mon âme a pris ce pli d'écouter, attentive,
Le pas du bien-aimé résonner sur la route.
Toute sa vie est là, comme une enfant captive,
L'oreille au guet, un doigt sur la bouche, elle écoute.

L'appel du rossignol, l'arôme de la rose,
Le murmure amoureux de l'automnale brise,
Plus rien ne la distrait. Recueillie en sa pose,
Elle attend que l'Aimé l'extasie ou la brise.

L'Aimé ne sent-il pas la caresse lointaine
Des effluves d'amour que mon âme lui verse ?
Ou, dédaignant déjà la victoire certaine,
Ne veut-il pas l'amour dont mon âme le berce ?

Son orgueil sourit-il d'un triomphant sourire,
Parce qu'il a dompté la rebelle farouche,
Aux barreaux de la geôle accoudant, sans rien dire,
Ses bras las de l'attente et le doigt sur la bouche ?

LX.

FLEUR DE POURPRE.

L'ardent soleil me brûle et le vent froid me glace.
Je rêve à ta voix chère et j'ai peur de tes yeux.
Irritée, attendrie à la fois, lente et lasse,
Je t'apporte mon cœur malade et lourd d'aveux.

Mais ta voix me ravive et ton regard me glace,
Je crains le froid mortel d'un sourire moqueur
Et je rêve pourtant que ton amour m'enlace.
Oh! ne dédaigne pas l'offrande de mon cœur.

Oh! prends mon cœur meurtri qu'en tremblant je t'apporte,
Sois clément comme un dieu, l'encens d'un cœur est doux.
Laisse ton cœur ouvert pour qu'en poussant la porte,
J'entre comme en un temple où je tombe à genoux.

Comme une fleur de pourpre aux pieds de la Madone,
Je poserai mon cœur tout sanglant sur l'autel.
Tu prendras, comme un dieu, l'offrande que je donne
Et pour guérir mon cœur tu l'empliras de ciel.

LXI.

FRUIT DE RÊVE.

Ma main, lassée enfin de s'être en vain tendue
Vers l'odorant fruit d'or de mon rêve lointain,
Retombe, pâle enfin d'espérance perdue,
Vide aux rougeurs du soir comme au bleu du matin.

Pâle, dans mon giron ma main repose, humide
Des larmes de la pluie et des brumes du soir.
Le fruit d'or a tenté mon cœur fier et timide,
Mais un faune moqueur a ri de mon espoir.

Mon désir a gardé le dédain du possible,
Le dégoût du fruit rouge au buisson du chemin.
Je ne veux que le fruit du rêve inaccessible
Qui toujours se promet, se refuse à ma main.

O fruit d'or que j'adore ! ô fruit d'or et de rose !
Fruit de fièvre et de soif ! fruit de vie et de mort !
J'exalterai ton charme en rose apothéose,
Pour bénir ta splendeur, à l'heure où tout s'endort.

Oh ! si la vie, ainsi qu'une mère affolée
Met une pêche aux mains de son enfant qui meurt,
Consolait ma cruelle agonie isolée
Avec le beau fruit d'or de mon lointain bonheur !

Trop lourd pour que ma main le lève vers mes lèvres,
Le fruit reposerait dans mes paumes en feu,
Trop tard — mais sa fraîcheur apaiserait mes fièvres
Et son odeur serait l'haleine de mon dieu.



LXII.

ENFANT MAUDIT.

Comme l'enfant maudit que, d'angoisse éperdue,
La fille-mère étrangle en un geste cruel,
Sanglotant, embrassant l'enfant que sa main tue :
— " La terre le refuse, il vivra dans le ciel " ;

Tel l'Amour nouveau-né qui n'aurait pas dû naître,
Levant ses doux yeux bleus et pleurant dans mon sein,
Dont ma froide raison dit : — " Il doit disparaître ",
Crispant ses doigts pour étrangler l'enfant divin.

Mais l'âme de l'enfant, où se mêlent deux âmes,
Transparaît dans ses yeux pleins d'azur étonné.
Et la mère, en pleurant, ouvre ses mains infâmes :
— " Non, vis, enfant béni que l'amour m'a donné ! "

Telle, en voyant tes yeux emplis de doux reproche,
Mon Amour nouveau-né, j'ai frissonné d'émoi.
Je ne te puis tuer, Amour, je sens trop proche
L'extase du moment qui te fit naître en moi.

LXIII.

RAMIER DE RÊVE.

J'ai pris le doux ramier, le ramier de mon rêve
Qui roucoulait toujours d'amour et de demain,
J'ai baisé tendrement son cou gonflé de sève
Et son cœur palpitant d'angoisse dans ma main.

J'ai baisé tendrement ses ailes, en silence,
Et, pour n'entendre plus son doux roucoulement,
J'ai cloué mon ramier de rêve et d'espérance
Sur la cruelle croix de mon renoncement.

Et ces doux yeux mourants pleins de muet reproche
Me pénètrent le cœur et le doute m'étreint —
O mon ramier tué ! la nuit d'automne est proche,
Ma dernière lueur est ton œil qui s'éteint.



LXIV.

AMOUR AMER.

O doux Amour ! Amour amer !
Je veux te noyer dans la mer.

Comme un enfant pleurant trop fort,
Je te cache avec trop d'effort.

Tes longs sanglots vont me trahir.
Tu vois bien qu'il te faut mourir.

Je t'ai serré de mes deux mains
Là, sous ma robe, entre mes seins.

Je t'ai couvert de mon manteau,
Amour trop cher, Amour trop beau.

Mais lorsque la nocturne voix
Du vent murmure dans les bois,

Je baise avec trop de ferveur
Ton doux visage et ton cher cœur,

Les rayons blonds de tes cheveux,
L'humide azur de tes yeux bleus.

O doux Amour ! Amour trop cher !
Sens-tu la brise de la mer ?

Adieu ! J'entr' ouvre mon manteau.
La mer sera ton grand tombeau.

Tu dormiras, Amour trop cher,
Dans les bras glauques de la mer.



LXV.

CHATEAU DE RÊVE.

Pour bâtir mon château de rêve
J'ai pris l'albâtre des nuages,
Pour ciment défiant les âges,
Un peu de sable de la grève.

J'ai pris l'or rose de l'aurore
Et l'argent pâle de la lune.
Et je l'ai bâti sur la dune,
Où vient mourir la mer sonore,

Mon beau château d'argent, d'albâtre,
Mon château de sable et d'écume,
Illuminant la grise brume
Des rouges flammes de son âtre.

Mais le souffle du vent sonore
Renversa mon château de rêve.
Et c'est en vain que je relève
Les débris, pour bâtir encore.

Il ne reste qu'un peu d'écume
Du trop beau château de mon âme
Et du foyer, au lieu de flamme,
Un peu de cendre, vois, qui fume.

Vois mes deux mains vides se tendre
Vers le beau château qui s'écroule.
Un peu de sable qui s'écoule,
Un peu d'écume, un peu de cendre...



LXVI.

CHANSON TRISTE.

Mon ami s'en est allé
Sur la mer profonde.
Rien ne peut me consoler.
C'est la fin du monde.

Je voudrais — mes yeux sont lourds,
Ma peine est trop forte —
Dormir sans rêve, à toujours,
Apaisée et morte.

Doux ami, tu reviendras,
Entre en ma demeure.
Je n'ouvrirai pas les bras
A ton cœur qui pleure.

Tu sèmeras mon lit blanc
De lys et de roses,
Tu baiseras lentement
Mes paupières closes.

Des cieux bleus de tes doux yeux
Couleront deux larmes
Sur mon cœur silencieux
Que la mort désarme,

Réveilleront de la mort
Mon cœur solitaire,
Las d'avoir aimé si fort
En devant se taire.

Ma main pâle tu prendras
— Sens comme elle tremble —
Et je 't ouvrirai les bras,
Pour pleurer ensemble.



LXVII.

J'AI PARÉ MON CŒUR...

J'ai paré mon cœur pour ta bienvenue
Ainsi qu'un autel au mois de Marie.
Tous mes bouquets blancs d'enfance ingénue
Fleurent dans mon cœur, pour que mieux je prie.

Vois mes fraîches fleurs, buissons d'azalées,
Blancs lilas tremblants et blanches verveines,
Rameaux de jasmins aux fleurs étoilées,
Blanche marguerite aux réponses vaines,

Gracile aubépine et julienne blanche,
Angélique frêle et lys de Madone,
Neigeant sur l'autel comme une avalanche.
Viens bénir mes fleurs, viens, je te les donne.

Mon cœur est l'autel au mois de Marie,
Vois la floraison dont je le décore.
L'église odorante est blanche et fleurie.
Entre et sois le dieu que mon rêve adore.

LXVIII.

RESSEMBLANCES.

Tu ne ressembles pas, ô chère âme ! à mon frère
Qu'on nommait le beau Christ pour son profil d'élu,
Pour sa barbe annelée et ses yeux de lumière,
Cherchant dans le ciel bleu le Paradis perdu.
Tu ne ressembles pas à l'éphèbe gracile
Qui promet à mon cœur les joyeux lendemains,
Ironique et rêveur, amer et juvénile,
Prenant, pour le briser, mon cœur entre ses mains.
Et je ne sais pourquoi ton cher sourire évoque
Mon frère, " le beau Christ " et mon blond fiancé,
Fantômes lumineux d'une lointaine époque,
Images blondes du passé.
C'est que je t'aime comme un beau Christ qu'on invoque
Et comme une enfant pure adore un fiancé,



LXIX.

FLEUR CUEILLIE.

Après la trahison et l'atroce avanie,
O chair endolorie ! ô cœur martyrisé !
Subirez-vous encor la cruelle agonie
D'un amour sans baiser ?

Il a cueilli mon cœur comme une fleur des landes,
Tremblante, épanouie à la brise du soir.
Comme un roi nonchalant, dédaigneux des offrandes,
Il a cueilli sans voir.

Alentour de ses doigts roulant la tige frêle,
N'a-t-il pas respiré mon cœur sauvage et pur,
Où l'émouvant parfum de la terre se mêle
Aux fraîcheurs de l'azur ?

Mais il a rejeté la fleur dans la poussière.
Elle se flétrira sans rêve et sans espoir,
En regardant en vain pleuvoir sur la bruyère
L'or tragique du soir.

Et voici la rosée en pleurs qui désaltère,
Mais mon cœur va mourir, mon cœur déraciné.
Il a jeté la fleur, ne sachant trop qu'en faire —
Et mon cœur est fané.



LXX.

L'AMOUR DORMAIT.

Mon doux Amour dormait, à l'ombre, sous les branches,
Las du dédale et des chemins.

J'ai couronné son front de violettes blanches,
J'ai mis un lys entre ses mains.

J'ai baisé son front moite et ses paupières closes
Et ses pieds nus meurtris et las.

J'ai fait pleuvoir sur lui des pétales de roses,
D'hyacinthes et de lilas.

— " Amour, vas-tu mourir? oh! ne meurs pas encore,
Amour suprême, Amour cruel,
Amour que je maudis et que pourtant j'adore,
Toi qui m'avais promis le ciel!

" Amour, réveille-toi! l'ennemi vient! aux armes!
Défends-toi bien, il veut ta mort. "

L'Amour s'est réveillé sous mes fleurs, sous mes larmes,
Souriant, orgueilleux et fort.

— " Qu'importe l'ennemi ? qu'il vienne et que sa lance
Effleure mon cœur immortel !
Viens, je veux t'enivrer de rêve et de silence,
Vois, mes yeux bleus sont pleins de ciel. "



LXXI

AZUR.

Donne à boire à mes yeux l'azur clair de tes yeux,
Comme une eau fraîche et bonne
Qui réfléchit l'azur limpide et lumineux
D'un calme ciel d'automne.

Laisse plonger mon cœur dans tes yeux, tout au fond
Et voir ton cœur sans voiles.
O bien-aimé ! j'y vois, comme en un puits profond,
Palpiter les étoiles.



LXXII.

TEL UN CHEVREUIL...

Tel un chevreuil qui, hors d'haleine,
Fuyant la chasse et les effrois,
Tremblant, vient boire à la fontaine,
A la fontaine dans les bois,

Tel, las de ma souffrance vaine,
O mon amour consolateur !
Mon cœur vient boire à la fontaine,
A la fontaine de ton cœur.



LXXIII.

TU M'AS PRIS LES MAINS...

Tu m'as pris les mains sans rien dire.
Veux-tu mes mains, cher ! les voici,
Mais donne-moi ton beau sourire.
Tu n'as rien dit, tu m'as souri.

Le mot que tu ne veux me dire
Rougit ta bouche qui sourit.
Les rayons de ton beau sourire
Font la lumière dans ma nuit.

Le mot que je ne veux te dire
Frissonne et plane entre nous deux.
L'amour rayonne en ton sourire
Et tes yeux bleus sont pleins d'aveux.



LXXIV.

BLÉS FAUCHÉS.

Senteurs des blés fauchés, odeurs des fleurs des fèves,
Mélodie en mineur des brises dans les bois,
Ne me rendez-vous pas la douceur de mes rêves
Et les voluptueux frissons de mes émois ?

Dans les champs blonds d'avoine, en silence et farouche,
J'erre et mon cœur dolent me pèse et bat trop fort.
Le vent baise mon front, je sens brûler ma bouche.
Que faire de mon âme en attendant la mort ?

Que faire de mon cœur si tu ne veux le prendre,
De mes sanglots d'amour et de ma bouche en feu,
Si tes yeux de lumière et ton sourire tendre
Et ton baiser divin ne me font croire en Dieu ?



LXXV.

FLEUR D'ESPOIR.

La floraison des phlox et des roses-trémières
A fait éclore en moi la fleur de mon espoir,
L'étrange fleur d'automne aux senteurs printanières,
Eployant sa corolle en les rougeurs du soir.

Pourprée et veloutée ainsi qu'une amaranthe,
Sombre et douce au toucher comme un dahlia noir,
La fleur étrange exhale une haleine grisante.
Comme une autre à l'aurore, elle éclôt vers le soir.

Mieux vaut, ma fleur d'espoir, que la brise t'effeuille,
Car l' Aimé qui passa n'a pas voulu te voir.
A quoi bon ta senteur ? ne crois pas qu'il te cueille.
La nuit tombe et la mort plane dans l'air du soir.



LXXVI.

SI TU VEUX QUE JE SOUFFRE ENCOR...

Si tu veux que je souffre encor,
Je souffrirai jusqu'à la mort.
Mais j'ai pleuré toute ma vie,
C'est d'amour que j'avais envie.
Ne m'en veux pas si j'avais tort.

Si tu veux que je chante encor,
Je chanterai jusqu'à la mort.
Mais baise mes paupières closes,
Emplis mes mains de blanches roses,
Bénis mon cœur qui bat trop fort.

Si tu veux que je vive encor,
Je vaincrai l'effroi de mon sort.
Ouvre les bras à ma tendresse,
Car je mourrai sans ta caresse.
L'amour est plus fort que la mort.

LXXVII.

CONSOLATION.

Ne laisse pas mon cœur en suspens dans le vide,
Donne-lui dans tes bras l'abri qui le console.
Ne laisse pas mourir mon cœur, d'amour avide,
Donne à boire à mon cœur le vin de ta parole.

Je ne demande plus les voluptés promises
Par tes yeux adorés qui me disaient : — " Je t'aime ! "
Mais la calme douceur des caresses permises
Qui font pleurer d'amour comme un trop doux poème.

Ami, voici l'automne et sa mélancolie.
Mets sur mon front pâli par l'espérance vaine,
Comme un baume fleurant le phlox et l'ancolie,
Un fraternel baiser pour apaiser ma peine.



LXXVIII.

PROMESSE.

J'ai promis à mon cœur : — " Tu verras aujourd'hui
Les yeux clairs, le sourire adoré de l'Ami. "

Mon cœur ravi sursaute et fait trembler ma main.

— " Mon cœur, tu n'est pas sage, attendons à demain. "

— " Non, donne, " a dit mon cœur, " le bonheur qui m'est dû,
Je suis malade et las, j'ai longtemps attendu. "

— " Tu fais rougir mon front, tu fais trembler ma voix.
Mieux vaut rêver à lui, dans l'ombre, au fond des bois. "

Mon cœur a sangloté comme un enfant mutin.

— " Je veux son clair sourire et ses yeux bleu-de-lin. "

— " O cœur ! voici des fleurs, ne pleure pas si fort. "

— " Que m'importent ces fleurs ? demain je serai mort. "



LXXIX.

TA PRÉSENCE.

Ta présence réelle est comme un vin trop fort
Et je sens que l'Amour est frère de la Mort.
Ta présence réelle, ô bien-aimé ! m'enivre
Et j'ai peur que mon cœur n'éclate et ne se livre.
Comme un enfant, la nuit, effrayé des éclairs,
Dans ma nuit de douleur, j'ai peur de tes yeux clairs.
Ta présence rêvée est comme l'ambroisie,
Divinisant mon doux amour qu'elle extasie.
Ta présence rêvée est, le long du chemin,
Comme une main d'ami qui fondrait dans ma main,
Comme à la fleur qui meurt de n'être pas baisée,
La caresse et les pleurs câlins de la rosée.
Mais pour jouir de ta présence en rêve il faut
Ta présence réelle — oh ! viens à moi bientôt !
Il faut ce trouble ardent pour ma suprême joie.
Pour que je t'aime en rêve il faut que je te voie.

LXXX.

TU VEUX ME GUÉRIR...

Tu veux me guérir et ta main me blesse,
Ta main blanche et douce a meurtri mon cœur.
Tu veux me guérir et ta voix me blesse,
Ta voix de caresse
M'emplit de langueur.

Je voudrais baiser ta main qui me blesse,
Ta main qui me tue et croit me guérir.
Je voudrais baiser ta voix qui me blesse,
Ta voix de caresse
Dont je vais mourir.



LXXXI.

DOUTE.

Je ne suis plus l'enfant qu'un beau rêve console,
Je ne crois plus mon cœur, je sais trop bien qu'il ment.
Du feu de son désir a jailli l'auréole
Autour du front sacré de l'Idéal Amant.

Je ne suis plus l'enfant parant l'idole blanche
Des roses de l'amour et des lys de la foi.
Du lac voluptueux d'extase à demi franche
Surgit le doute amer : — Amour, est-ce bien toi ?

Je ne suis plus l'enfant, mais je demeure encore
Le poète naïf épris du lointain bleu. —
Et qu'importe, ô mon cœur ! quelle idole j'adore,
Puisque j'adore en toute une image du dieu ?



LXXXII.

VOGUE, O VOILE ! SUR LA MER !

Vogue, ô voile ! sur la mer,
Vole, ô voile ! sur la vague —
Tel mon cœur vogue et divague
Sur les flots d'amour amer.

Vogue droit vers l'horizon !
Je prierai que tu ne sombres. —
Tel mon cœur, sur les flots sombres,
A besoin d'une oraison.

Vogue, ô voile ! vers le port,
Que protège Notre-Dame. —
Tel mon cœur vers la chère âme
Et mes rêves sont à bord.



LXXXIII.

FRISSON D'AUTOMNE.

Le premier frisson d'automne
Vibre comme un long sanglot.
Je ne craindrai pas l'automne.
C'est d'amour que je frissonne,
Mon amour me tiendra chaud.

Le premier flocon de neige
Tombe comme un blanc pavot.
Je ne craindrai pas la neige.
J'ai l'amour qui me protège,
Mon amour me tiendra chaud.



LXXXIV.

PÂQUES.

Quand Pâques vêtira les buissons de fleurs neuves,
Je vêtirai de blanc mon cœur ressuscité.
Au sépulcre entr'ouvert laissant le deuil des veuves,
Mon cœur se souviendra d'avoir longtemps chanté.

Joyeux, pour se mirer, en sa robe de fête,
Mon cœur se penchera vers l'étang clair et bleu.
Il y verra le ciel où le bonheur s'apprête
Et le sourire en fleur et les yeux bleus d'un Dieu.

O mon cœur puéril en robe d'innocence !
Le ciel bleu sera plein du carillon pascal.
Les oiseaux chanteront que l'amour recommence,
O mon cœur d'amoureuse ! ô mon cœur virginal !



LXXXV.

EVOCAATION.

Dans la forêt d'octobre où mon amour t'évoque,
Sous les feuillages roux qu'un vent très-lent soulève,
Vent d'orage automnal dont l'arôme suffoque,
Je m'assieds près de toi, me grisant de mon rêve.

Sur le banc vermoulu semé de feuilles rouges,
Je me tourne vers toi, je souris et je cause,
J'entends que tu réponds et je vois que tu bouges,
Je sens que mon cœur brûle et que ma bouche est rose.

Je me lève en tremblant, j'ai recours à ton aide,
Tu foules avec moi la bruyère et la mousse,
Mon amoureuse main se fond dans ta main tiède,
Je sens l'odeur de fleur de ton haleine douce.

Ton haleine m'enivre, en la forêt de flamme
Et l'espoir du baiser me rend joyeuse et belle. —
Tu ne veux pas m'aimer, mais j'évoque ton âme,
Ton âme accourt vers moi sitôt que je l'appelle.

LXXXVI.

SUR TES YEUX...

Sur tes yeux purs et froids et tes lèvres sévères
J'appuierai mes regards comme de longs baisers.
Oh ! le doux bleu câlin des clairs cieux printaniers
Dissoudra-t-il enfin l'azur des mers polaires ?

Dédaignant ma douleur, comme les vierges fières
Qui ne veulent pas voir le désir à leurs pieds,
Pour ne pas recevoir mes regards éplorés,
Tu détournes le front, tu baisses les paupières.

Sans gronder mon amour comme un enfant mutin,
Ami, prends sur ton cœur ma main que ta main frôle,
Console ma douleur de ta voix qui m'enjôle,
Sois l'ami secourable et non le dieu lointain.
Ne me renferme pas dans l'horreur de ma geôle,
Après m'avoir montré les splendeurs du matin.



LXXXVII.

SOUS L'ARCHET DE L'ÉMOI...

Sous l'archet de l'émoi vibre encor chaque fibre,
Ma main frissonne encor d'avoir touché ta main.
Laisse — mon cœur est las de n'être jamais libre,
Tu m'as trop fait pleurer, va, passe ton chemin.

En nul baiser béni ne se joindront nos lèvres,
Nos yeux même se sont défendu les aveux.
Ne touche plus ma main pour raviver mes fièvres.
Voici le carrefour et l'heure des adieux.

Ta route est belle encor, la mienne est solitaire
Et monotone et longue aux lenteurs de mes pas.
Adieu — Lorsque avant toi me reprendra la terre,
J'attendrai mon amour, je ne dormirai pas.

Nos âmes s'aimeront du pâle amour des anges.
Dans les fleurs des tombeaux refleuriront nos corps.
Leurs parfums troubleront de voluptés étranges
Les cœurs des amoureux qui vont pleurer les morts.

LXXXVIII.

MÉLANCOLIE D'AVRIL.

Viens, quand nous serons las d'admirer sur les branches
Les feuillages d'Avril et les floraisons blanches
Et l'azur flamboyant, d'où l'homme exila Dieu,
Nous nous reposerons, le corps lourd, le cœur triste,
Dans l'herbe où l'hyacinthe est comme une améthyste
Et la pervenche en fleur comme ton regard bleu.

Nous nous prendrons la main simplement, sans rien dire.
En écoutant le vent qui susurre et soupire,
Dans l'herbe et dans les fleurs nous coucherons nos fronts.
Comme on flaire en rêvant l'arôme d'une pêche,
O chère âme ! aspirons l'odeur calmante et fraîche,
Avant-goût de la terre où nous reposerons.

Quand nous serons trop las de souffrir et de vivre,
Nous éteindrons la lampe et nous clôrons le livre
Et nous irons mourir sous le ciel étoilé.
Cher, ce n'est pas de peur, c'est d'amour que je tremble.
Nous nous prendrons la main pour mieux mourir ensemble.
La mort sera clémente à mon cœur exilé.

LXXXIX.

AMOUR LASSÉ.

Mon Amour en exil est comme une âme en peine,
Errant dans la rafale et dans l'ombre à jamais.
Et mon Amour est las, car nul sentier ne mène
Vers l'asile enchanté, dans la paix des forêts.

Et mon Amour voudrait sur le velours des mousses
Se coucher pour mourir, douloureux et déçu.
Mais son regard mourant cherche encor tes mains douces
Et le baiser promis qu'il n'a jamais reçu.



XC.

J'AI MIRÉ MES YEUX...

J'ai miré mes yeux dans l'étang,
Dans l'étang bleu du cygne blanc.

Le cygne avait troublé l'étang,
Je n'ai vu qu'un sillon flottant.

J'ai miré mes yeux dans les cieus,
Dans les cieus bleus des bienheureux.

La nuée a troublé les cieus
Et pleuré ses pleurs dans mes yeux.

J'ai miré mes yeux dans tes yeux,
Dans tes yeux doux aux douloureux.

Oh ! mes yeux bleus dans tes yeux bleus !
Oh ! ne détourne pas les yeux !



XCI.

LES SENTIERS.

Oh ! dans le bois ombreux les chemins de traverse
Qui fleurent l'aubépine et le lilas de Perse !

Dans l'air de Floréal, sous les rameaux flottants,
Je veux boire à longs traits l'ivresse du printemps,

Dans les étroits sentiers qui s'en vont en dédales,
Tout veloutés de mousse et neigeux de pétales.

Je sais que la douleur mêlera son poison
Au miel de mon bonheur, j'attends la trahison.

Un doux ramier roucoule, un merle vocalise,
Dans les longs cheveux d'or éplorés d'un cytise.

Et je bois la douleur dans les parfums troublants,
Dans l'appel vers l'amour des ramiers roucoulants.



XCII.

LES NARCISSES.

L'air est lourd de l'arôme enivrant des narcisses.
Je rêve à tes yeux clairs, bleus comme le printemps.
Le printemps et tes yeux promettent des délices.
Et je respire en vain le parfum des calices,
Je rêve à tes yeux clairs pleins de bonheurs latents.
Et je n'écoute plus le conseil des narcisses :
— " N'aime que toi, poète, et vis de ton orgueil.
Mire tes yeux brûlants dans les fontaines lisses
Et tu retrouveras les suprêmes délices,
N'adorant que ton âme et n'aimant que ton deuil. "

J'ai contemplé mon âme en fleur comme Narcisse
Et j'ai tendu les bras vers le rêve ignoré.
Mes lèvres et mes pleurs ont troublé l'onde lisse
Et je m'éveille enfin dans l'horreur du supplice
De n'êtreindre qu'une ombre — et non pas l'Adoré.



XCIII.

RÊVE D'AMOUR.

Clos tes bras doux et forts, comme un cercle enchanté,
Alentour de ma peine.
Laisse, comme un vent tiède et lourd de volupté,
M'effleurer ton haleine.

Epargne à mes yeux las d'avoir pleuré toujours
La lumière trop vive,
Mets sur mes yeux brûlants tes baisers de velours,
Si tu veux que je vive.

Plains-moi, sois doux et tendre — oh ! si je pleure encor,
C'est d'amour que je pleure.
Tu n'as qu'à dire un mot cruel, de ta voix d'or,
Si tu veux que je meure.



XCIV.

VERTIGE.

Je me suis penchée avec toi
Vers les profondeurs des abîmes.
Et le vertige de l'effroi,
Soulevant mes cheveux, comme le vent des cimes
Qui dans les pins altiers souffle des mots sublimes,
O cher ! s'est emparé de moi.
Et tu n'as pas compris les affres de mon âme,
Tu ne m'as pas tendu la main.
Tu n'as vu dans mes yeux que lâcheté de femme,
Implorant un amour humain.
Et moi, pâle, éperdue et chancelant d'angoisse,
Je n'osais pas saisir ta main. —
Oh ! pourquoi n'as-tu pas, comme une fleur qu'on froisse,
Pris ma main sur ton cœur, en un doux geste humain ?



XCV.

DANS LA FORÊT.

O la rue où les chars font grincer leurs ferrailles !
O mon cœur amoureux de silence et de paix !
Mon cœur malade et las, il faut que tu t'en ailles,
Pour retrouver l'espoir à l'ombre des forêts.

J'irai dans les taillis, dès l'aube et sur la mousse,
J'attendrai, palpitante, épiant le chemin,
Ton regard de lumière et ta voix claire et douce,
Ta main joyeuse et franche et qui prendra ma main.

Et tu viendras t'asseoir, ton blond chapeau de paille
Roulera sur ma robe et, froissant une fleur,
A te sentir si près de mon cœur qui tressaille,
Je pâlerai soudain d'une heureuse pâleur.

Alors, tout simplement, tu me diras ta vie
Et moi, je te dirai simplement mon passé.
Tu n'auras d'autre soin, je n'aurai d'autre envie
Que de guérir ce cœur que la vie a blessé.

Et, la main dans la main, nous resterons des heures,
En silence, à rêver aux lendemains joyeux.
Si pour les jours perdus, désespéré, tu pleures,
D'un long baiser fervent je te clôrai les yeux.

Les pesants chariots font grincer leurs ferrailles,
Un orgue geint sa plainte, un chien hurle à la mort.
O cœur malade et las ! il faut que tu t'en ailles
Vers l'ombre des forêts où la douleur s'endort.



XCVI.

LES LÈVRES SUR LES ROSES.

Plonger mes yeux brûlants dans la fraîcheur des roses,
Mêler mes âpres pleurs aux doux pleurs de la pluie,
Mes pleurs lents à couler que nul amour n'essuie
Et qui tombent si las dans les corolles closes —

Baiser éperdûment les odorants pétales,
Comme je baiserais la douceur de tes lèvres
Qui rosiraient d'émoi sous l'ardeur de mes fièvres,
Tes lèvres sans amour, trop froides et trop pâles —

Ecouter une abeille, une feuille qui tombe,
Les pins mélodieux que le vent frais balance,
Murmures des forêts et rêves du silence
Qui prépare au silence infini de la tombe —



XCVII.

JOUR D'AVRIL.

J'ai cru voir ton sourire au tournant de l'allée,
Mais c'était le reflet d'une joie envolée.

Et je suis retournée, en rêvant, sur mes pas,
Pour trouver le bonheur qui n'était pas là-bas.

Peut-être que la joie est entrée en la chambre.
Non, la chambre est déserte ainsi qu'en plein Décembre.

Et c'est en vain qu'Avril orne de floraisons
Les rameaux des forêts, le velours des gazons.

Le soleil m'importune et l'azur m'exaspère.
Je voile de rideaux la vitre printanière.

Et j'attendrai, les mains jointes sur les genoux,
L'ombre intime et la paix du crépuscule doux.

Ce parfum de narcisse est chaud comme une haleine —
Oh ! si l'Aimé venait pour consoler ma peine !

S'il posait tendrement son front sur mes genoux,
Je bénirais l' Aimé d'un baiser grave et doux.

Les tulipes dans l'ombre ont l'air de fleurs de flamme.
Oh si l' Aimé venait pour me donner son âme !



XCVIII.

SOIR D'AVRIL.

Dans la fontaine rose où vont boire les daims
Miroite le reflet des célestes jardins.

Le soleil, globe orange au taillis suspendu,
Au fond de la fontaine en or rouge est fondu.

Découpés noirs et nets sur l'azur lumineux,
Les arbres en bouquets s'élancent vers les cieux.

Dans l'humide sentier, le long des cerfs tremblants,
S'en vont les amoureux, à pas rythmés et lents.

En extase et les yeux dans les yeux, ils s'en vont,
Dans le profond silence, au fond du bois profond.

Les bourgeons vont éclore et verdier le bois noir,
Dans la brise attiédie erre un parfum d'espoir.

Mais que t'importe, ô cœur ! le frisson d'un beau soir,
O cœur mourant d'amour et lourd de désespoir ?

XCIX.

LE GLAS.

L'air d'Avril, tiède et lourd, embaumant la jacinthe,
Trouble comme un appel mon cœur malade et las.
Mais le chant douloureux de la cloche qui tinte,
O cœur agonisant ! écoute, c'est le glas.

Laisse le rêve aimé de l'idéale étreinte,
O mon cœur qui, chantant, jadis te consolais !
Car l'appel grave et doux de la cloche qui tinte
N'est pas un chant d'amour, ô mon cœur ! c'est le glas.

Vois, c'est le crépuscule et non l'aube qui teinte
Le ciel tendre et voilé de rose et de lilas.
Vois, le soir va descendre et la cloche qui tinte
Ignore le printemps, elle tinte le glas.

Une colombe, au loin, roucoule encor sa plainte.
Sur mon cœur sanglotant je referme les bras.
O mon cœur désolé ! c'est la cloche qui tinte,
Non pour fêter l'Avril, mais pour pleurer ton glas.

Vois, la journée est morte et l'espérance éteinte —
Pourquoi m'as-tu brisée, ô dieu qui m'appelas ?
La brume rampe au ras du sol, la cloche tinte,
Non pour le renouveau, mon cœur, mais pour le glas.

Cire aux mains de l'Amour, tu gardas son empreinte
Et tu cherchas en vain le dieu cher ici-bas.
Le dieu cher est-il mort ? Et la cloche qui tinte,
N'est-ce pas pour l'Amour qu'elle sonne le glas ?

Mon cœur, on t'avait dit que la douleur est sainte
Et devant la douleur, pâle, tu t'inclinas.
Ne te révolte plus, c'est la cloche qui tinte.
O cœur qui meurs d'aimer, meurs enfin, c'est le glas.



C.

ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN.

C'est l'Été de la Saint-Martin.
Il a brisé le pâle étain
 Du ciel morose.
Le clair ciel bleu s'épanouit,
Sur le rameau qui reverdit
 S'ouvre une rose.

C'est l'Été de la Saint-Martin.
Il décore l'or du jardin
 De feuilles neuves.
Il fait éclore encor l'espoir
Dans le cœur solitaire et noir
 Des tristes veuves.

Bel Été de la Saint-Martin,
N'allume pas mon cœur éteint,
 Je t'en supplie !
N'éveille pas, pour t'amuser,
Le brûlant désir du baiser,
 Car c'est folie.

Bel Été de la Saint-Martin,
Aux yeux câlins bleu-de-matin,
Ta voix gazouille,
Mais j'aspire une odeur de mort
Dans les feuillages roux que mord
La morne rouille.

Bel Été de la Saint-Martin,
Enfant joyeux, bambin mutin
Qu'amour amuse,
Les fils d'argent dans mes cheveux,
Respecte-les, car je ne veux
Qu'espoir m'abuse.

Bel Été de la Saint-Martin,
Jouant des tours comme un lutin,
Fou de lumière,
Viens t'endormir sur mes genoux.
Je sais des mots calmants et doux,
Comme une mère.

Bel Été de la Saint-Martin,
L'amant suprême qui m'étreint,
L'Hiver est proche.
N'entends-tu pas, dans le lointain,
Résonner le dolent tin-tin
De cette cloche ?

Bel Été de la Saint-Martin,
Tu ne plains pas mon lourd chagrin,
 Tu ris et railles.
Enfant cruel, enfant moqueur,
La cloche tinte pour mon cœur —
 O funérailles !



CI.

PERLES ET ROSES.

Ta voix mue en joyaux tous les mots qu'elle touche
Et moi, comme une enfant, bambine émerveillée
Qui pour un conte bleu prolonge la veillée,
De mes yeux grands-ouverts je contemple ta bouche.

Je rêve au don charmeur de la princesse étrange
Qui laissait, en parlant, de ses lèvres écloses
Splendidement pleuvoir des perles et des roses,
Car une fée avait béni ses lèvres d'ange.

Je récolte à genoux les perles et les roses,
Comme au temps bleu-de-lune où vivait la princesse,
J'en caresse ma joue et lentement j'en tresse
Une couronne, afin qu'à mon front tu la poses.

Si les passants, ravis, admirent ma couronne,
Je dirai que c'est toi, cher, qui me l'as donnée.
Baise mes yeux câlins et ma bouche étonnée,
Que je baise, à genoux, ta chère main qui donne.

CII.

CHANT MONOTONE.

Je t'aime et c'est toujours le seul et même thème
Qui revient sous mes doigts quand je rêve un poème.

C'est monotone, ami, je sais bien, mais c'est doux,
Comme l'appel mélancolique des coucous.

N'aimes-tu pas le vent dans la forêt d'automne,
Lorsqu'il berce ton cœur de sa voix monotone ?

N'aimes-tu pas la pluie au clapotis si frais
Qui tambourine et chante aux feuilles des forêts ?

N'aimes-tu pas l'haleine adorable des roses ?
N'y respirez-tu pas l'âme des fleurs écloses ?

N'aimes-tu pas le bleu d'un ciel de Floréal,
Le même tout le jour et si plein d'idéal ?

N'aimes-tu pas l'amour qui chante en mon poème ?
Je n'ai pas d'autre thème, ô cher amour ! je t'aime.

CIII.

VERS LA LANDE.

Viens, donne-moi la main, nous irons vers la lande,
Par la forêt mouillée où chante le coucou.
Les genêts sont parés de fleurs d'or en offrande,
La mousse est emperlée et l'air est moite et mou.

Il a plu — sur nos fronts, quand soupire la brise,
S'égoutte encor l'ondée en baptême de pleurs.
Vois s'ouvrir le sentier comme un portail d'église.
Voici la lande sombre et sans tapis de fleurs.

Sous le ciel blême et gris, sur la bruyère brune
S'en vont les blonds moutons, bêlant plaintivement.
Les mornes flaques d'eau stagnantes, blanc-de-lune,
Sont comme des yeux morts, au regard obsédant.

La lande me désole, ami, viens, je préfère
La forêt printanière où chante le coucou.
Allons sous la feuillée et dans l'ombre légère,
Ton regard dans mes yeux et ton bras à mon cou.

CIV.

NUIT BLEUE.

Dans la nuit bleue une musique de tziganes,
Un air mélodieux, simple et mélancolique,
Lointain comme la lune au-delà des platanes,
Doux à faire pleurer de douleur nostalgique.

Sur mes yeux palpitants et mes lèvres mi-closes
Les longs et lents baisers de la brise câline,
La langoureuse odeur des muguets et des roses
Et mon cœur qui se fond d'amour en ma poitrine.

Ton bras frôle mon bras, ton haleine m'effleure.
Oh ! n'est-ce pas ton cœur qui bat dans ma poitrine ?
Veux-tu nous en aller vers la forêt qui fleurit
Et l'herbe veloutée au pied de la colline ?

Oh ! tandis que l'ardent violon du tzigane
Pleure, dans la nuit bleue, un air doux comme un rêve,
S'en aller, enlacés, dans l'ombre diaphane,
Vers l'aube du bonheur qui pour nous deux se lève !

CV.

TÉNÈBRES.

Oh ! le pur Chevalier sans peur et sans reproche
Qui devait délivrer la Dame des Ténèbres,
Viendra-t-il pas enfin vers ma cité funèbre,
Comme un triomphateur annoncé par les cloches ?

Mes bras sont retombés, las d'espérance vaine.
Je tords mes pâles mains dans le deuil de mes voiles.
Sanglotant ma douleur dans la nuit sans étoiles,
Je n'attends que le pas de la Mort souveraine.

Oh ! l'ultime baiser frais et pur à mes fièvres,
Sera-t-il pas le tien, messenger de lumière ?
Oh ! viens pour recevoir ma caresse dernière,
Laisse mes yeux mourants se fermer sous tes lèvres.



CVI.

DANS LES BOIS.

Oh ! je voudrais t'avoir connu,
Petit garçon fier et gracile,
Le duvet de ta joue et ton cœur ingénu,
Ta bouche rose et puérile,
Ta voix franche et le regard bon
De tes yeux clairs bleu-de-pervenche,
Ton front pur sous tes cheveux blonds,
Ton âme blanche.

Nous aurions fui les jeux brutaux
Des bruyants enfants du village,
Pour cueillir des coquelicots,
Des bleuets et du tussilage.
J'aurais sur mes cheveux bouclés
Un chapeau large, en auréole.
Nous irions dans les bois mouillés,
Où l'oiseau gazouille et s'envole.
Tu saurais le chemin, bien loin, dans les forêts.

J'aurais ma robe des dimanches,
Souple et douce au toucher comme un calice frais
D'églantine ou de rose blanche.

Et, pour mieux regarder le ciel joyeux et doux
A travers les frissons des branches remuées,
Tu poserais la tête, enfant, sur mes genoux,
Je suivrais ton regard perdu dans les nuées.

Et, quand tu serais las,

Je t'ouvrirais les bras

Et, tes cils sur ma joue et ton haleine pure
Sur ma tempe, en ma chevelure,
Enfant, tu dormirais un peu.

Et, pendant ton sommeil, je prierais le bon Dieu
De te bénir et, d'un doux geste,

Pour que tu ne t'éveilles pas,

Je lèverais au bleu céleste

La ferveur pure de mes bras.

Cher, nous aurions été toi, Paul, moi, Virginie,

Tout innocence et tout amour,

Et nos cœurs, exaltés, en extase infinie,

Auraient fait l'un pour l'autre un bonheur de la vie,

Joyeux, loyaux — et pour toujours.

CVII.

FLEUR DE TENDRESSE.

Et tu n'as pas cueilli la fleur de ma tendresse
Et je m'arrête en vain sur le pas de la porte,
Pour voir si tu reviens vers mon jardin. — Qu'importe
Pour toi ? La vie encore a pour toi la promesse.

Mais pour moi, c'est la fin, demain, je serai morte.
Je n'aurai pas connu l'émoi de ta caresse.
Et dans la couche froide où l'espoir me délaisse
Je ne dormirai pas, car ma peine est trop forte.

Et toujours, comme aux nuits d'insomnie et de fièvres,
Je verrai me tenter la rougeur de tes lèvres,
Comme le fruit promis à la soif de Tantale,

Ta bouche, ô mon amour ! que tu m'aurais donnée
Pour ma fleur de tendresse — incueillie et fanée,
Au jardin de mon cœur, où pleuvent ses pétales.



CVIII.

AMOUR FATAL.

Je maudis cet amour fatal où je m'enlize
Et je crie au secours dans la forêt déserte.
Mais le marais masqué de fleurs et d'herbe verte
Veut sa proie et je crie en vain, dans l'ombre grise.

Je maudis le cruel amour qui veut ma perte
Et qui m'affole encor de volupté promise.
Oh ! d'où vient cette odeur exquise qui me grise ?
— Jardin du Paradis, porte du Ciel ouverte ?

Nul n'entendra mes cris — l'homme a clos sa demeure
Et dort, nul n'entendra les sanglots que je pleure
Et me tendra la main pour que je me libère.

Oh ! j'aurais mieux aimé que, triomphant, m'eût prise
L'Amour aux yeux vainqueurs, l'Amour qui baise et brise,
Moi qui passais dans la forêt, chantante et fière.



CIX.

MES LYS BLANCS.

Dans mon jardin j'avais des roses,
J'avais des lys et des lilas.
Mes pâles roses restaient closes
Et mes lilas ne fleuraient pas.

J'ai dédaigné les roses closes.
Pâle d'émoi, les doigts tremblants,
Pour mon idole aux yeux moroses
J'ai récolté les beaux lys blancs.

— " Je t'offre, ô dieu ! ma blanche offrande,
Les lys ont plu toujours aux dieux.
En récompense je demande
Le bleu sourire de tes yeux. "

Les yeux rêveurs, les lèvres closes,
Le dieu chéri n'a pas souri. —
Voici mûrir les pommes roses
Et les fleurs d'automne ont fleuri.

Laisse mourir mes fleurs d'automne,
Dahlia pourpre et souci d'or,
Au doux murmure monotone
De la forêt qui rêve encor.

Laisse mourir mes fruits d'automne,
Sous l'azur pur de tes yeux froids.
O dieu cruel ! je te les donne
Sans l'espérance d'autrefois.



CX.

DANS LES CHAMPS D'ASPHODÈLES.

Ami, j'ai vu passer nos deux ombres fidèles,
A pas rêveurs et lents, dans les Champs d'Asphodèles,
Pâles d'avoir souffert la détresse et la faim
De notre amour sans joie et qui te sembla vain,
Sans prononcer encor les mots qu'il fallait taire,
Les yeux mouillés encor des larmes de la terre,
Mais tremblant d'être ensemble et la main dans la main,
En l'éternelle extase — O chère âme ! demain !



CXI.

COMME UNE MÈRE.

Laisse-moi t'appeler du doux nom dont ta mère
Consolait l'enfant blond blotti sur ses genoux,
Lorsque tu sanglotais, sentant la vie amère
Et qu'elle te berçait de mots calmants et doux.

Oh ! ne me défends pas de t'aimer, car je t'aime
Comme j'aurais aimé le fils que je n'eus pas.
Laisse-moi mon amour, c'est là tout mon poème
Et c'est pour te bénir que je t'ouvre les bras.

Viens, nous dédaignerons la volupté vulgaire,
Vase empli de poison, aux bords enduits de miel.
En l'angélique amour nous oublierons la terre
Et dans nos yeux en pleurs nous trouverons le ciel.



CXII.

ADORATION.

J'ai lu qu'il est un temple, en l'île de Bâli,
Qui pour dôme a l'azur où tremblent les étoiles.
D'un pas rythmique et lent, quand tout s'est endormi,
Y viennent les croyants adorer, sous leurs voiles.
Elevant une fleur vers les dieux inconnus
Qui tissent, dans la nuit, leurs invisibles toiles,
Ils adorent debout, en silence et pieds nus.

J'élèverai mon cœur vers toi, mon bien-aimé,
Comme ces doux croyants la fleur de leur prière
Vers les dieux inconnus, dans le ciel étoilé.
J'élèverai mon cœur, silencieuse et fière
D'aimer un dieu lointain qui ne prend pas ma fleur,
Jusqu'à ce que la fleur tombe dans la poussière
Et que mon bras soit las d'avoir offert mon cœur.



CXIII.

LE REPOSOIR.

Tel, dans l'azur et l'or d'un printanier dimanche,
Paré de grand matin, s'élève un reposoir,
Odorant, frêle et fier de sa floraison blanche,
Roses, lilas et lys qui mourront vers le soir ;

Tel mon cœur est fleuri des rameaux de mon rêve,
Pour que tout s'agenouille et prie avec ardeur,
Quand brille l'ostensoir et que, tremblant, s'élève
L'encens bleu répandu par les enfants de chœur.

Frais cortège voilé de blanche mousseline,
Saint-Jean rose et mi-nu qui mène un agneau blanc,
Bannières de velours qu'un léger souffle incline,
Pétales que l'on puise au corbeilles d'argent —

Mais tu n'es pas venu pour célébrer la fête,
Lorsque se déroulait la théorie en blanc.
Orgueilleux, tu n'as pas voulu baisser la tête
Et ployer les genoux comme un simple croyant.

Mais voici disparus les robes et les voiles,
Le sol jonché de fleurs demeure abandonné,
Au fond du sombre azur palpitent les étoiles.
Viens respirer l'odeur du reposoir fané.



CXIV.

LA CHAMBRE.

La chambre m'est sacrée où ton regard m'a lui.
J'y veux rester rêver, ne parlant à personne,
En écoutant le vent, le feu, l'heure qui sonne,
Sur mes genoux frileux berçant mon pâle ennui.

Et mon cœur douloureux qui pleure et qui s'étonne
Dira : — " Qu'avons-nous fait du beau printemps enfui ?
J'attendais mon amour et j'ai crié vers lui.

Il est venu trop tard, dans la forêt d'automne. "

— O mon cœur douloureux ! ne pleure pas si fort !
Nous dormirons bientôt d'un bon sommeil sans rêve.

— " Non ", me répond mon cœur, " je veux souffrir encor. "

— O cœur gonflé d'amour comme un fruit lourd de sève,
Fruit néfaste et maudit comme la pomme d'Eve,
O cœur désespéré ! ne veux-tu pas la mort ?



CXV.

LE FROID DU MARBRE.

Je suis comme une enfant qui vient, dans un musée,
Adorer, tous les jours, un bel éphèbe en marbre,
Vouant sa bouche en fleur et que nul n'a baisée
Au dieu gracile et blanc, élancé comme un arbre.

Et, seule, un jour d'hiver, quand les voix se sont tues
Et les pas des passants désœuvrés dans la salle,
Vive et rose au milieu d'un peuple de statues,
Elle effleure en tremblant les pieds de son dieu pâle.

Et l'amoureuse enfant que le désir soulève
Baise les pieds du dieu de sa bouche qui brûle,
Puis s'en va, chancelante, ivre encor de son rêve,
Dans la rue assombrie où pleut le crépuscule.

Et la nuit, en sursaut réveillée en sa couche,
L'amour tordant son corps comme l'orage un arbre,
Elle sent, douloureux sur l'ardeur de sa bouche,
Comme un refus du dieu le froid mortel du marbre.

CXVI.

A FORCE DE T'AIMER...

A force de t'aimer je te hais. — Tes yeux froids,
Ta bouche douloureuse et ton noble profil
Hantent mon insomnie et je hais mes émois.
Oh ! ton profond regard de sphinx que me veut-il ?

Mon orgueil s'est cabré sous le joug de l'amour.
Je hais mon propre cœur de t'aimer malgré moi.
Dans la blancheur des murs d'ivoire de ma tour,
Je cache ma pâleur, mes pleurs et mon effroi.

Sois fort, sois fier, souris d'avoir repris ton cœur,
D'avoir empli mon cœur d'un lent poison subtil.
Je ne veux pas mourir d'amoureuse langueur
Pour ta bouche qui souffre et ton noble profil.

Je n'aimerai plus rien, car mon cœur est amer,
Tu lui pris la douceur de vivre et de chanter.
La nuit, je descendrai de ma tour vers la mer
Et j'y noierai mon cœur. — Je ne veux plus t'aimer.

CXVII.
CHANSON.

J'ai pris dans mes deux yeux
Les étoiles des cieux,
J'ai pris dans mes deux mains les roses de la terre.
Et la rose a fleuri,
Plus rose en mon abri
Et l'étoile a fleuri dans mon clos solitaire.

Ami, prends-moi la main,
Je t'ouvre mon jardin.
Le soupir de la brise est vibrant de tendresse.
Je prendrai dans tes yeux
L'azur de tes aveux,
Je prendrai dans tes mains les fleurs de ta caresse.

Je t'ouvre, ô bien-aimé !
Le doux enclos fermé.
La nuit rêveuse et bleue a déployé ses voiles.
Je ceindrai, si tu veux,
De roses tes cheveux
Et j'emplirai tes mains de mon bouquet d'étoiles.

CXVIII.

DIS MOI TA PEINE...

Dis-moi ta peine, car je t'aime,
Dis-moi ta peine, car j'en meurs.
Je recevrai comme un baptême
Le sel et l'onde de tes pleurs.

Je t'ai cherché toute ma vie,
Sous l'aubépine et les lilas,
Dans les blés d'or que le vent plie,
Parmi les sombres dahlias.

Un soir, dans la forêt d'automne,
J'ai rencontré l'ami divin.
Le vent gémit, l'orage tonne,
Mais j'ai trouvé l'amour enfin.

Si tu ne veux sceller ma bouche
Du sceau brûlant de ton baiser,
Donne ta main que je la touche,
Laisse mon front s'y reposer.

Répands tes larmes comme un baume,
Cher, sur mes pieds meurtris et las
Et chasse le cruel fantôme
De ma vie où tu n'étais pas.

Du fond des bois la lune émerge.
O bien-aimé ! ne pleurons pas.
Je t'aimerai comme une vierge,
Sous l'aubépine et les lilas.



CXIX.

PRIÈRE POUR L'AIMÉ.

J'ai fui la rue affreuse et les rumeurs brutales,
O chère âme ! en l'asile odorant d'une église.
Le front dans les deux mains, à genoux sur les dalles,
J'ai prié Dieu pour qu'il t'élise et te conduise.

Je n'ai pas réclamé la part qui m'était due.
J'ai prié le Dieu fort de veiller sur mon ange.
Et j'ai pu traverser les rumeurs de la rue,
Le cœur las, sans révolte et plein d'un calme étrange.

Ami, baise mon front sacré par l'eau bénite,
Ami, prends-moi les mains jointes pour la prière.
Veux-tu prier pour moi, que la mort vienne vite
Bercer mon cœur dolent dans ses doux bras de mère ?

Non, ce n'est pas la mort que mon désir réclame ;
Je serais morne au ciel, cherchant en vain ma joie.
Non, je veux vivre encor tant que tu vis, chère âme,
Mais s'il faut que je vive il faut que je te voie.

CXX.

CRÉPUSCULE D'HIVER.

Un chanteur ambulante sanglote une complainte,
La voiture qui passe a l'air d'un corbillard.
Le soleil d'or est mort, le glas, lugubre, tinte.
Le pavé gras reluit sous la pluie, il est tard.

Comme un trop faible enfant battu par sa marâtre,
Le vent dolent pleure et se meurt, exténué. —
Laisse jouer, ami, la rougeur de mon âtre
Sur la noble pâleur de ton visage aimé.

Je boirai, les yeux clos, si tu ne me repousses,
Ton haleine fleurant la pomme et l'ananas.
Donne-moi tes yeux purs, donne-moi tes mains douces.
J'ai dompté mon amour, mes mains ne tremblent pas.



CXXI.

BERCEUSE.

L'heure est lente et les jours sont lourds.
Viens, doux poète, à mon secours,
Dis ton poème, car j'ai peur
De rester seule avec mon cœur.

Endors mon cœur languide et las
Qui voudrait vivre et ne peut pas,
Que si longtemps je berce en vain
Et qui se meurt d'un mal divin.

Sous la caresse de ton chant
Pleure mon cœur agonisant.
Non, doux poète, il ne faut pas
Un chant d'amour pour mon cœur las.

Dis d'autres chants pour sa langueur,
Car c'est d'amour que meurt mon cœur.
Depuis que lui sourit l'Ami.
Mon cœur brûlant n'a plus dormi.

Chante l'automne et ses couleurs,
Sa douleur et la mort des fleurs.
Oh ! vois, mon cœur s'est endormi,
Il oubliera le doux Ami.

Oh ! mêle à ta berceuse encor
Le vent dans les feuillages d'or. —
Mon cœur a froid, mon cœur est lourd,
Mon cœur malade est mort d'amour.



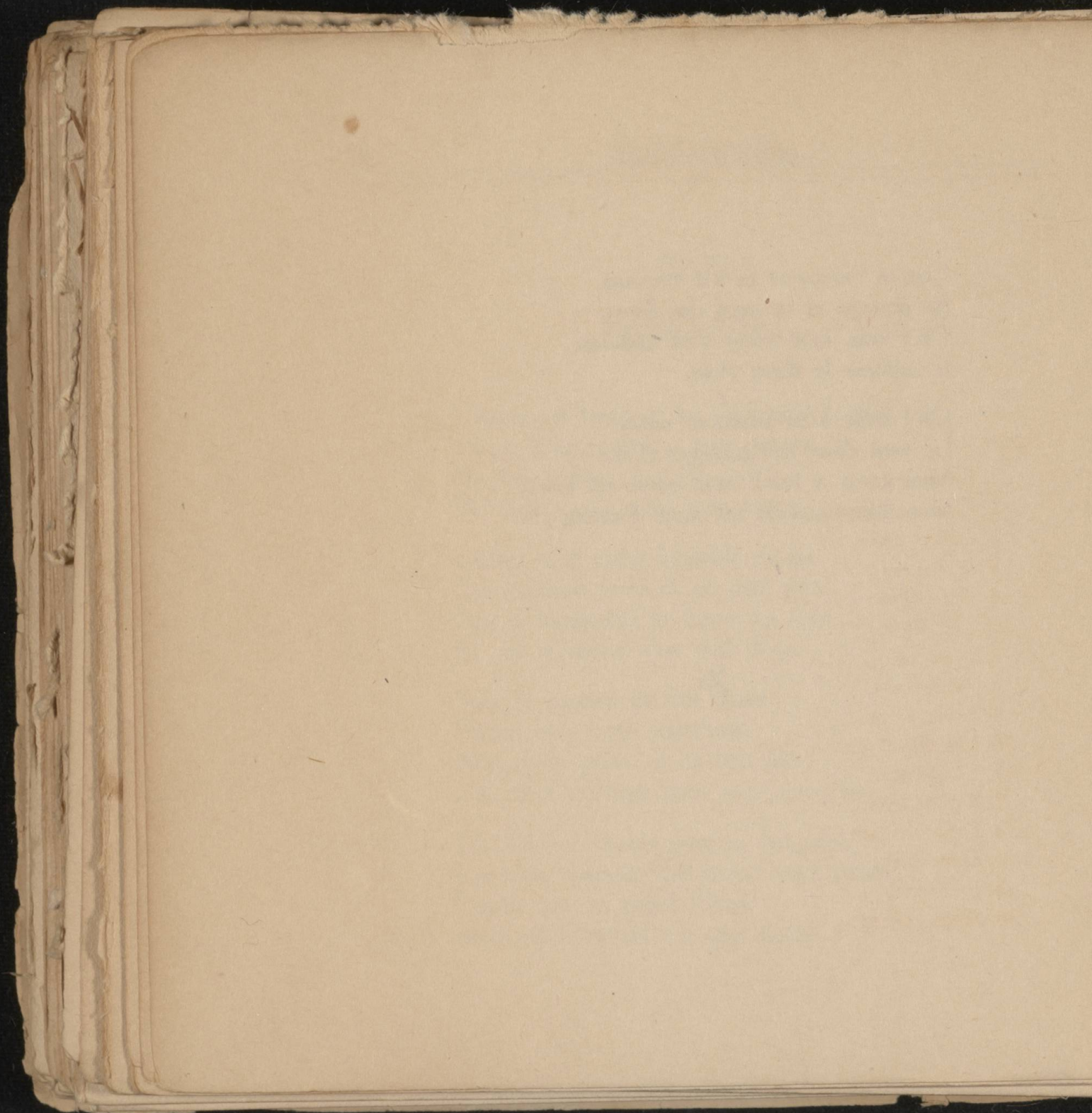


TABLE DES MATIÈRES.

I. REGRETS.

1. Enfant sage.....	3
2. Fleurs et fruits.....	4
3. Enfant perdu.....	6
4. L'Agneau.....	7
5. Tes Yeux.....	8
6. Les ramiers.....	9
7. Il est venu.....	10
8. Autrefois.....	12
9. Foyer sacré.....	13
10. Les tilleuls sont en fleur.....	14
11. En juillet.....	16
12. Soir de lune.....	18
13. Enfant malade.....	20
14. Conte bleu.....	21
15. Le jardin.....	22
16. Ange gardien.....	23

17. Crépuscule.....	24
18. Fleurs.....	26
19. Si je t'avais fermé les yeux.....	27
20. Raisin noir.....	29
21. Evocation.....	30
22. Dimanche.....	31
23. La véranda.....	33
24. Tristesse.....	35
25. Ton âme.....	36
26. L'esclave.....	37
27. Soir d'hiver.....	38
28. Je devrais te haïr.....	40
29. Mépris.....	41

II. SOLITUDE.

1. Eté.....	45
2. Dans la forêt.....	46
3. Aube.....	48
4. Nuit d'avril.....	49
5. Printemps.....	50
6. Vers le soir.....	51
7. Soir d'été.....	52
8. Crépuscule d'été.....	53
9. Nuit d'été.....	54

10. Baisers perdus.....	55
11. Les pommiers.....	56
12. Plaisirs perdus.....	57
13. Enfant malade.....	58
14. Les sureaux sont en fleur.....	59
15. Anges gardiens.....	60
16. Phalènes.....	61
17. Fleurs d'automne.....	62
18. Le serpent.....	63
19. Soir d'août.....	64
20. Arrière-Saison.....	66
21. Ciel étoilé.....	67
22. Après l'été.....	68
23. Le rideau.....	69
24. L'inaccessible.....	70
25. Seule.....	72
26. Ennui.....	74
27. Fleurs de septembre.....	76
28. Sentiers creux.....	77
29. Le toit.....	78
30. Rouge et or.....	79
31. La rue.....	80
32. Soir d'octobre.....	81
33. Crépuscule de novembre.....	82

34. Soir de janvier.....	83
35. La neige.....	84
36. Prière du soir.....	85
37. Mon doux Jésus.....	86
38. Vierge sage.....	87
39. Prière.....	89
40. Agonie.....	91
41. Révolte.....	93
42. Avant l'orage.....	94
43. Lassitude.....	95
44. Le jardin.....	96
45. Dans l'étroit jardin clos.....	98
46. Au relent de moisi.....	99
47. L'automne pensif.....	100
48. Réveil rêvé.....	101
49. Fièvre.....	102
50. En hiver.....	104
51. L'amour et la mort.....	105
52. Le train qui passe.....	106

III. SOUVENANCES.

1. Baisers d'enfant.....	109
2. Espoir d'enfant.....	111
3. Jour de novembre.....	113

4. Au nom du souvenir.....	115
5. Phaon entra.....	116
6. Feuillages d'automne.....	117
7. Promenade.....	119
8. Sur une tombe.....	120
9. Consolation.....	122
10. Tes yeux verts.....	124
11. Coquillage.....	126
12. Le passé.....	127

IV. RÊVES D'AUTOMNE.

1. Colombes.....	131
2. Floraison d'Automne.....	132
3. La lune dans le cytise.....	133
4. Enfant crédule.....	134
5. Amour de rêve.....	135
6. Amour.....	137
7. Tu me diras.....	138
8. Le prisonnier.....	139
9. Mots d'amour.....	140
10. Iles bienheureuses.....	141
11. Prière.....	142
12. Tes mains.....	144
13. Ames-sœurs.....	145

14. Dernier rêve.....	146
15. L'eau du ruisseau.....	147
16. Prends mon cœur.....	149
17. Rêverie.....	150
18. Jour des morts.....	151
19. Tes yeux.....	153
20. Je suis seule.....	154
21. Veux-tu des fleurs...?.....	155
22. Si tu voulais.....	156
23. La pluie.....	157
24. J'écoute.....	158
25. Fièvre.....	159
26. Dernier bonheur.....	160
27. Le vin doux de l'automne.....	161
28. Baisers d'automne.....	162
29. Si j'osais.....	163
30. Sois doux.....	164
31. Fleur d'automne.....	165
32. Désir.....	166
33. Matin d'automne.....	167
34. Il pleut.....	168
35. Tu chanteras.....	169
36. Soif d'amour.....	170
37. Rose éclore.....	171

38. Dimanche printanier.....	173
39. Jour de mai.....	175
40. Miel d'amour.....	176
41. Souvenir.....	178
42. Tristesse.....	180
43. La pomme.....	181
44. Antée.....	183
45. La nuit tombe.....	185
46. Amitié.....	186
47. Jour d'hiver.....	187
48. Souffrance.....	188
49. Fils d'argent.....	190
50. Oubli.....	191
51. Veillée.....	192
52. Amour timide.....	194
53. Douleur et douceur.....	195
54. Suprême offrande.....	196
55. Trop tard.....	197
56. Baiser suprême.....	199
57. Forêt d'automne.....	200
58. Dernier jour d'automne.....	202
59. Attente.....	203
60. Fleur de pourpre.....	204
61. Fruit de rêve.....	205

62. Enfant maudit.....	207
63. Ramier de rêve.....	208
64. Amour amer.....	209
65. Château de rêve.....	211
66. Chanson triste.....	213
67. J'ai paré mon cœur.....	215
68. Ressemblances.....	216
69. Fleur cueillie.....	217
70. L'amour dormait.....	219
71. Azur.....	221
72. Tel un chevreuil.....	222
73. Tu m'as pris les mains.....	223
74. Blés fauchés.....	224
75. Fleur d'espoir.....	225
76. Si tu veux que je souffre encor.....	226
77. Consolation.....	227
78. Promesse.....	228
79. Ta présence.....	229
80. Tu veux me guérir.....	230
81. Doute.....	231
82. Vogue, o voile! sur la mer!.....	232
83. Frisson d'automne.....	233
84. Pâques.....	234
85. Evocation.....	235

86. Sur tes yeux.....	236
87. Sous l'archet de l'émoi.....	237
88. Mélancolie d'avril.....	238
89. Amour lassé.....	239
90. J'ai miré mes yeux.....	240
91. Les sentiers.....	241
92. Les narcisses.....	242
93. Rêve d'amour.....	243
94. Vertige.....	244
95. Dans la forêt.....	245
96. Les lèvres sur les roses.....	247
97. Jour d'avril.....	248
98. Soir d'avril.....	250
99. Le glas.....	251
100. Été de la Saint-Martin.....	253
101. Perles et roses.....	256
102. Chant monotone.....	257
103. Vers la lande.....	258
104. Nuit bleue.....	259
105. Ténèbres.....	260
106. Dans les bois.....	261
107. Fleur de tendresse.....	263
108. Amour fatal.....	264
109. Mes lys blancs.....	265

110. Dans les champs d'Asphodèles.....	267
111. Comme une mère.....	268
112. Adoration.....	269
113. Le reposoir.....	270
114. La chambre.....	272
115. Le froid du marbre.....	273
116. A force de t'aimer.....	274
117. Chanson.....	275
118. Dis moi ta peine.....	276
119. Prière pour l'aimé.....	278
120. Crépuscule d'hiver.....	279
121. Berceuse.....	280





